Illinois U Library

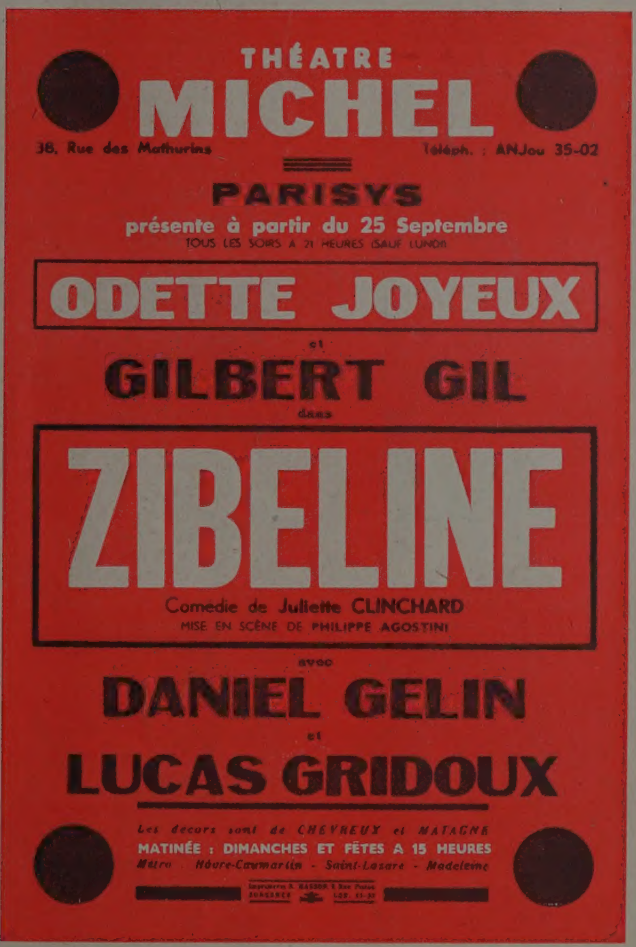
NUMERO 31

26 MARS 1949

France ILLUSTRATION

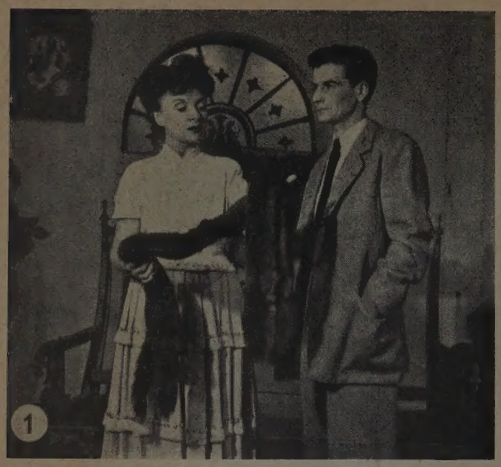
LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Elvire. Pierre.

Victor. Elvire. Colas.

Colas. Elvire.

1 PIERRE. — *Vous aimez les fourrures ?*
ELVIRE. — *Il faut croire puisque je les vole.* (ACTE PREMIER.)

2 VICTOR. — *Oh ! Elle est belle. Elle a dû coûter cher ?*
ELVIRE. — *Penses-tu. Elle vient du Bon Marché.* (ACTE II.)

3 COLAS. — *Tu mènes une vie un peu anormale, Elvire.*
ELVIRE. — *Là je suis de votre avis.* (ACTE II.)

4 CHRISTINE. — *Oh ! c'était ça votre surprise?* (ACTE II.)

5 PIERRE. — *Je vous préviens que si cette petite a un ennui je la défends et je vous mets tout sur le dos.*
COLAS. — *Elle n'aura pas d'ennuis.* (ACTE II.)

Christine. Pierre.

Colas. Pierre.

ZIBELINE

Pièce en quatre actes de Juliette CLINCHARD

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre Michel, le 25 septembre 1948, dans une mise en scène de Philippe AGOSTINI, des décors de CHEVREUX et MATAGNE, et avec la distribution suivante :

Elvire.	*Odette JOYEUX*
Christine, fiancée de Pierre.	*Ellen BERNSEN*
Mme Le Dantec, mère de Christine	*YZELLE*
Pierre Cordier, avocat. .	*GILBERT GIL*
Victor.	*DANIEL GELIN*
Arsène Cordier, père de Pierre.	*Robert CLERMONT*
Colas, antiquaire-recéleur.	*LUCAS GRIDOUX*
Un Commissaire de police.	*SAINT-LUC*
Premier Inspecteur. . . .	*Claude DESAILLY*
Deuxième Inspecteur. . .	*Robert GAUTIER*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs. Copyright 1949 by Juliette CLINCHARD.

Illinois U Library

ACTE PREMIER

Un studio avec des meubles neufs et une décoration toute fraîche.
Au lever du rideau, la pièce est vide. Une porte s'ouvre côté cour et Pierre entre, introduisant Christine et M. Cordier.

PIERRE. — Voilà, papa. Je n'aurai qu'à traverser le couloir, fermer cette porte et je me trouverai absolument séparé de mon cabinet.

CHRISTINE. — Chez nous, en pleine intimité.

CORDIER. — En quoi consistera votre logement ?

PIERRE. — Cette pièce fera à la fois office de salon et de chambre à coucher. Là, dans cette penderie, j'ai fait installer la salle de bains et, dans la salle de bains, j'ai fait installer une cuisine.

CORDIER. — C'est très ingénieux.

CHRISTINE. — Notre future installation n'a pas l'air de vous plaire ?

CORDIER. — Il me semble que ce local, qui était parfait lorsque Pierre l'utilisait seulement pour sa profession, sera à présent trop étroit, et pour sa clientèle, et pour ses besoins personnels.

CHRISTINE. — Nous ne serons pas le premier couple à se serrer.

CORDIER. — Si vous acceptez la perspective de dormir dans une antichambre et de vous laver dans un placard je ne veux pas vous décourager.

PIERRE. — Je t'assure... Nous avons tout étudié avec l'architecte, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

CORDIER. — Alors vous auriez dû attendre pour décider de vous marier de trouver un appartement convenable.

PIERRE. — Christine était pressée... moi aussi, naturellement.

CHRISTINE. — Il y a six mois que nous cherchons un appartement ; il n'y en a pas. Il a bien fallu prendre une décision. Mes amies commençaient à s'étonner du prolongement de nos fiançailles.

CORDIER. — Dès l'instant qu'il s'agissait de rassurer vos amies...

CHRISTINE. — C'est de votre faute si Pierre a dû se résoudre à sacrifier une partie de son cabinet, vous avez refusé de nous garder avec vous.

CORDIER. — Croyez-moi, ma petite Christine, après un mois de cohabitation nous nous serions battus.

CHRISTINE. — Monsieur Cordier, j'aimerais que vous me rendiez justice, personne n'a meilleur caractère que moi.

CORDIER. — Oui, mais moi, j'ai un caractère exécrable.

CHRISTINE. — Je sors beaucoup, vous m'auriez vue à peine.

CORDIER. — N'essayez pas de me donner des regrets.

PIERRE. — Papa, tu prends le plus court chemin pour devenir une odieuse belle-mère.

CHRISTINE. — Toutes les belles-mères ne sont pas odieuses ; la preuve, maman commence à vous préférer à moi.

CORDIER. — Votre mère est très indulgente.

CHRISTINE. — Tandis que vous... Je suis sûre que vous désapprouvez déjà mes façons de me tenir, de m'habiller. Si... si... ne protestez pas.

CORDIER. — Vous avez tort de penser ça, je vous juge parfaitement convenable et très élégante.

CHRISTINE. — Quand je serai mariée je le serai encore davantage. Une femme doit faire honneur à son mari, et comme Pierre gagnera beaucoup d'argent...

CORDIER, *à Pierre.* — Tu gagneras beaucoup d'argent ?

PIERRE. — Je l'espère. Ma carrière débute sous les plus heureux auspices. Rakevich m'a choisi pour assurer sa défense devant le tribunal correctionnel.

CORDIER. — Rakevich... l'escroc ?

PIERRE. — Le plus grand escroc de l'après-guerre, tu peux le dire. Je dois sa clientèle à Simonetti, le trafiquant de devises que j'ai fait acquitter la semaine dernière. *(Souriant:)* Tu sais qu'à Paris on n'arrive que grâce à ses relations.

CORDIER. — Alors, comme tu ne quittes pas les prisons, ta fortune est faite.

Sonnerie du téléphone.

PIERRE. — « Allô... Oui... Bonjour, chère madame. » *(A Christine:)* C'est votre mère... *(A l'appareil:)* « Comment ? Que dites-vous ? Passez-moi le surveillant général du magasin, je vous prie. » *(A Christine:)* Prenez l'écouteur. *(A l'appareil:)* « Ici, Pierre Cordier, avocat à la Cour... Mais, monsieur, vous auriez dû juger tout de suite que Madame n'était pas une personne à dérober un article dans vos étalages... On ne peut pas se fier aux apparences ?... Si, on peut... Vous n'aviez pas le droit de fouiller Mme Le Dantec... Vous vous êtes mis dans un cas très grave. Je vous informe que nous faisons d'ores et déjà toutes réserves quant au préjudice moral que vous venez de nous causer. »

CHRISTINE. — Je veux parler à maman...

PIERRE, *à l'appareil.* — « Allô... Passez-moi Mme Le Dantec, je vous prie... C'est inconcevable. »

Il donne l'appareil à Christine et prend l'écouteur.

CHRISTINE, *à l'appareil.* — « Allô, maman ?... Sois tranquille... nous poursuivrons l'affaire jusqu'au bout... Nous attaquerons la vendeuse, le surveillant... le directeur du magasin... A présent, viens vite nous retrouver... »

Elle raccroche.

PIERRE. — Un employé a appréhendé Mme Le Dantec comme elle sortait d'un grand magasin en l'accusant d'avoir emporté une fourrure et de la cacher sur elle.

CORDIER. — Et ce n'était pas vrai ?...

CHRISTINE. — Oh ! monsieur Cordier !

CORDIER. — Votre mère est si coquette...

CHRISTINE. — Je vous défends de faire de telles suppositions...

CORDIER. — J'ai beaucoup de sympathie pour Mme Le Dantec et la lui conserverais même si elle était atteinte de kleptomanie.

CHRISTINE. — Mais je vous jure que maman n'est pas kleptomane.

CORDIER. — C'est dommage, il manque beaucoup de petits objets ici... Non, ne vous fâchez pas, je me sauve... Ma chère Christine, je vous attends dimanche à déjeuner avec Mme Le Dantec.

CHRISTINE. — Après vos petites phrases aigres-douces de tout à l'heure je crains que vous ne soyez pas enchanté de me recevoir.

CORDIER. — Au contraire. Et je me réjouis d'entendre Mme Le Dantec me raconter ses petits malheurs. Au revoir, mes enfants.

M. Cordier sort.

CHRISTINE. — Chéri, je suis très troublée ; j'ai l'impression que votre père ne m'aime pas.

PIERRE. — Quelle idée ridicule !... Papa vous adore. C'est seulement un homme un peu bourru et qui cache ses sentiments.

CHRISTINE. — Il les cache bien. Non, vous avez beau dire, je sens que notre mariage lui déplaît.

PIERRE. — Je vous en prie, ma chérie, ne soyez pas si pointilleuse.

CHRISTINE. — Je vous préviens que lorsque nous serons mariés je n'ai pas l'intention de me laisser mener par le bout du nez par votre père. Chacun chez soi, c'est mon principe.

PIERRE. — C'est le sien aussi, il vous l'a dit.

CHRISTINE. — Les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes, on ne mélange pas les générations.

PIERRE. — Très exact.

CHRISTINE. — J'espère que, dans l'avenir, il ne s'occupera pas de nos affaires, puisque nous ne nous occuperons pas des siennes. Qui de rien ne se mêle, de rien ne se démêle.

PIERRE. — Vous avez encore beaucoup d'opinions aussi originales ?

CHRISTINE. — Comment ?...

PIERRE. — Je vous fais remarquer que depuis quelques instants vous vous exprimez comme un recueil de maximes.

CHRISTINE. — Je voulais vous faire comprendre...

PIERRE. — Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Il fait à Christine un petit signe tendre avec la main.

CHRISTINE. — Vous passez votre temps à me taquiner...

PIERRE. — Vous êtes si jolie quand vous prenez votre air vexé.

CHRISTINE. — Vous ne m'avez pas encore embrassée aujourd'hui.

PIERRE. — Pardon. Deux fois. Quand vous êtes arrivée et tout à l'heure dans le couloir alors que mon père tournait le dos.

CHRISTINE. — Ce n'étaient pas de vrais baisers.

PIERRE. — Alors, mettez-moi à l'amende. *(Il l'embrasse.)* Là, ça fait trois.

CHRISTINE. — Vous dites ça comme vous diriez : pour solde de tout compte.

PIERRE. — N'en croyez rien, je ne suis pas regardant.

Il l'embrasse encore.

CHRISTINE. — J'ai hâte que maman soit là. C'est bien de notre faute si ce stupide accident lui est arrivé.

PIERRE. — Pourquoi de notre faute ?

CHRISTINE. — Nous n'aurions pas dû la laisser sortir seule. Surtout qu'elle nous avait demandé de l'accompagner. *(Sonnerie.)* Ah ! la voilà !

Elle va ouvrir. Mme Le Dantec entre, un petit chien en laisse. Elle est très agitée.

Mme LE DANTEC. — Ah ! mes chéris... mes chéris... Quelle aventure effroyable ! J'ai bien cru qu'on allait me passer les menottes !...

CHRISTINE. — Qu'est-ce que c'est que ce petit chien ?

Mme LE DANTEC. — Je ne sais pas. Je ne le connais pas.

CHRISTINE. — Comment tu ne le connais pas ?... Tu as acheté un chien ?...

Mme LE DANTEC. — Mais non... Je t'expliquerai, ma chérie. Tout ce qui m'arrive est si épouvantable !...

PIERRE. — Asseyez-vous. Essayez de vous calmer. Voulez-vous un verre de porto ?...

Mme LE DANTEC. — Je ne pourrais rien avaler, j'ai l'estomac fermé. Laissez-moi d'abord m'asseoir, reprendre mon souffle. Mes pauvres petits, vous avez bien failli ne jamais me revoir.

PIERRE. — N'exagérons rien. Pour un vol de fourrure on ne vous aurait pas guillotinée.

Mme LE DANTEC. — Sait-on jamais !... Si vous aviez vu la mine de tous ces gens.

CHRISTINE. — Avant tout, maman, donne-moi une explication au sujet de cet animal. Car, si tu n'a pas pris de fourrure, je te soupçonne d'avoir volé un chien.

Mme LE DANTEC. — Moi... voler un chien ?... Oh ! Christine, comme tu es méchante !...

PIERRE. — Je vous en prie, ma chérie, laissez votre mère nous raconter tranquillement sa petite histoire.

Mme LE DANTEC. — Oui, mes enfants. Je vais tout vous dire. *(A Christine :)* Tu sais que j'ai l'habitude, quand je suis dans un grand magasin, de flâner à tous les rayons.

CHRISTINE. — Je sais que tu es allée aux Galeries pour acheter un service de verres en demi-cristal !

Mme LE DANTEC. — Ils en ont de charmants, en baccarat taillé, avec les pieds tournés en spirale, mais à quel prix !... *(A Pierre :)* Devinez ce qu'on m'a demandé pour un cinquante-deux pièces ? *(A Christine :)* A peu près le même que celui de tante Berthe...

PIERRE. — Certainement très cher, mais parlez-nous plutôt de votre histoire.

Mme LE DANTEC. — J'y reviens. En quittant le rayon des verres, je suis allée directement à celui

des fourrures. Là je suis tombée en arrêt devant une merveilleuse cravate en zibeline. Une perfection. La vendeuse me l'a mise autour du cou et m'a emmenée devant une glace pour juger de l'effet. *(A Christine :)* Tu ne peux pas savoir combien cette fourrure m'embellissait le visage ; j'avais subitement vingt ans de moins.

PIERRE. — Je le crois volontiers.

Mme LE DANTEC. — J'ai demandé le prix de la zibeline. C'était affolant. J'ai remis la cravate sur le comptoir, j'ai remercié la vendeuse et je suis partie. Il faut vous dire que depuis que j'étais au rayon un petit chien, celui-là, ne cessait de tourner autour de moi... Mais c'est une autre histoire.

PIERRE. — Oui. Revenons à la vôtre.

Mme LE DANTEC. — Comme j'allais franchir la porte du magasin, un homme horrible m'a mis la main sur le bras et m'a priée de le suivre jusqu'au bureau du surveillant général.

CHRISTINE. — Tu aurais dû lui dire tout de suite que papa était colonel.

Mme LE DANTEC. — A peine entrée dans le bureau, un monsieur m'a regardée d'un air sévère et m'a dit : « Madame, nous comprenons très bien que vous ayez obéi à un instant de faiblesse, nous voulons éviter un scandale, mais veuillez nous rendre la fourrure que vous avez sur vous. »

CHRISTINE. — Quelle audace !...

Mme LE DANTEC. — Ces gens-là m'accusaient ni plus ni moins que d'avoir emporté la zibeline. *(Pleurnichant :)* Ils m'ont interrogée comme si j'étais une criminelle, ils m'ont fouillée, puis comme ils n'ont rien trouvé ils m'ont permis de téléphoner.

CHRISTINE. — Rassure-toi, maman. Dès demain le directeur du magasin aura de nos nouvelles.

Mme LE DANTEC. — Il ne faut pas en vouloir au directeur, c'est un homme charmant et si courtois !... Il m'a fait mille excuses et je l'ai invité à venir prendre le thé un de ces jours à la maison.

PIERRE. — Dans ce cas...

Mme LE DANTEC. — Voilà, mes enfants. Vous connaissez à présent toute l'histoire.

PIERRE. — Tout cela n'est pas bien grave, mais le fait le plus troublant est que, grâce à l'erreur de l'inspecteur, le véritable voleur de la zibeline a dû s'enfuir tranquillement sans être inquiété par personne.

Mme LE DANTEC. — C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Tandis que moi, à peine mes malheurs étaient-ils finis qu'il m'en arrivait de nouveaux avec ce toutou.

CHRISTINE. — Enfin nous arrivons au toutou !...

Mme LE DANTEC. — En quittant le bureau du surveillant j'ai retrouvé ma vendeuse, qui m'a dit : « A présent, madame, permettez-moi de vous rendre votre petit chien qui était resté au rayon. »

CHRISTINE. — Et tu ne lui as pas dit que tu n'avais jamais eu de chien ?

Mme LE DANTEC. — Je venais juste de dire que je n'avais jamais eu de zibeline, elle se serait méfiée... J'ai pris le chien par la laisse en pensant que je m'en débarrasserais dehors.

CHRISTINE. — Et, naturellement, tu ne t'en es pas débarrassée !...

Mme LE DANTEC. — J'avoue que je n'ai pas eu ce courage. Il est si doux, si gentil ! Soyez gentil, Pierre... donnez-lui à boire. Il paraît mourir de soif. *(Pierre apporte à boire au chien.)* Bois, mon mignon... bois.

CHRISTINE. — Maman, je te préviens que pour rien au monde je n'accepterai cet animal chez nous...

Une jeune fille entre par la porte restée ouverte, referme cette porte et vient jusqu'au milieu de la pièce. Tous la regardent, étonnés.

ELVIRE. — M. Guirament, s'il vous plaît.

PIERRE. — Ce n'est pas ici.

ELVIRE. — Vous voulez dire qu'il n'habite plus cette maison ?

PIERRE. — Il n'habite pas cet appartement, c'est sûr.

ELVIRE. — Il l'habitait encore il n'y a pas bien longtemps, je suis venue ici plusieurs fois... je reconnais parfaitement. Ici le studio... la fenêtre qui donne sur la rue...

Elle s'approche de la fenêtre et regarde à travers la vitre.

PIERRE. — Je m'étonne, mademoiselle, que vous reconnaissiez cet appartement que j'ai fait installer moi-même.

ELVIRE, *distraite, regardant toujours à la fenêtre.* — Ah ! vraiment ?...

Mme LE DANTEC. — Est-ce que ce petit chien est à vous ?

ELVIRE. — Ce petit chien ?... *(Elle hésite un instant, puis :)* Non.

CHRISTINE. — Alors, Pierre, mettez-le tout de suite dehors, je vous prie.

ELVIRE. — Non, laissez-le, c'est peut-être un chien perdu.

PIERRE. — Vous êtes très sensible, mademoiselle.

ELVIRE. — Excusez-moi... Je suis d'un sans-gêne. Je comprends que vous devez me trouver stupide. La vérité est que je suis toute désemparée. Je suis entrée ici tellement sûre de trouver monsieur...

Elle cherche.

PIERRE. — Guirament.

ELVIRE. — Pardon ?

PIERRE. — Vous avez peut-être oublié ; tout à l'heure vous nous avez dit : Guirament.

ELVIRE. — Oui, en effet, d'ailleurs c'est tellement bête !

PIERRE. — Qu'est-ce qui est bête ?

ELVIRE. — Le prétexte que j'ai pris pour entrer chez vous.

Mme LE DANTEC. — Ah ! c'était un prétexte ?

CHRISTINE. — Evidemment.

ELVIRE. — A la réflexion, je préfère tout vous expliquer.

PIERRE. — Ce serait beaucoup mieux, en effet...

ELVIRE. — C'est assez difficile, et puis je suis lasse.

Elle a une légère défaillance.

Mme LE DANTEC. — Remettez-vous, mon enfant. Pierre, installez cette jeune fille dans ce fauteuil. *(On installe Elvire dans le fauteuil.)* Là... là... comment vous sentez-vous ?

ELVIRE. — Mieux, merci.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Pierre, vous connaissiez déjà cette fille ?

PIERRE. — Mais non, voyons. Votre question est stupide.

ELVIRE. — Je manque totalement de sang-froid. Je ne sais comment m'excuser.

PIERRE. — Vous devriez d'abord vous expliquer.

ELVIRE. — C'est vrai. Voilà. Il y a en bas, dans la rue, un homme qui me guette ; il m'a suivie jusqu'ici. Pour le fuir je suis entrée dans cette maison ; votre porte était ouverte, je me suis réfugiée chez vous.

PIERRE. — Cet homme, vous le connaissez ?

ELVIRE. — Oui, bien sûr.

Mme LE DANTEC. — Et vous avez peur de lui ?

ELVIRE. — Oui, très peur.

PIERRE. — Si je comprends bien, il s'agit d'une histoire... sentimentale ?

ELVIRE. — A peu près.

CHRISTINE. — Cet homme est votre mari ?

ELVIRE. — Non... Je ne suis pas mariée.

PIERRE. — Si vous redoutiez un danger immédiat, il y avait un moyen très simple pour vous en prémunir : faire intervenir un agent de la force publique.

ELVIRE. — Je ne voudrais pas lui attirer des ennuis.

CHRISTINE. — Vous risquez de nous en attirer à nous, c'est très désagréable.

Mme Le Dantec s'est approchée de la fenêtre et regarde dans la rue.

Mme LE DANTEC. — C'est le grand jeune homme avec son imperméable ?

ELVIRE. — Oui, c'est lui.

Mme LE DANTEC. — Il regarde à toutes les fenêtres. Tiens, le voilà qui pénètre dans l'immeuble.

Elvire a un mouvement de frayeur.

PIERRE. — Ça ne veut pas dire qu'il va entrer ici.

CHRISTINE. — Cette histoire est terriblement gênante pour nous. Vous devriez le comprendre, mademoiselle.

Mme LE DANTEC. — Voyons, Christine, tu vois bien que cette enfant est bouleversée. *(A Elvire :)* A votre place je n'aurais pas peur. Est-ce un homme du monde ?

ELVIRE. — Il va interroger la concierge, elle m'a vue passer.

Mme LE DANTEC. — Croyez-vous qu'il soit armé ?

ELVIRE. — Non... Je ne sais pas.

PIERRE. — Ne craignez rien, il y a deux locataires par étage. Ce serait bien le hasard s'il sonnait à cette porte.

ELVIRE. — Je suis très inquiète.

PIERRE. — Je vous affirme que tant que vous serez chez moi vous n'aurez rien à redouter.

ELVIRE. — S'il sonnait, vous pourriez peut-être ne pas ouvrir ?

PIERRE. — Il n'en est pas question, mais il ne sonnera pas. *(On sonne.)*

ELVIRE. — C'est lui, j'ai peur.

PIERRE. — Entrez par ici, je me charge de tout.

Il ouvre la porte qui conduit à son cabinet.

CHRISTINE. — Pierre... réfléchissez à ce que vous allez faire.

PIERRE, *à Elvire.* — Je vous en prie.

Elvire sort de la pièce, nouveau coup de sonnette.

CHRISTINE, *à Pierre.* — Pour une jeune fille que vous prétendez ne pas connaître, vous allez risquer les pires embêtements.

PIERRE. — Mais non. Il s'agit seulement de réconcilier deux amoureux. C'est ma grande spécialité. Laissez-moi faire et vous verrez que dans un quart d'heure ces deux jeunes gens seront dans les bras l'un de l'autre... *(Nouveau coup de sonnette. Pierre va ouvrir. Un homme entre. Il a une trentaine d'années. Il est impersonnel et correct.)* Entrez, monsieur.

LE MONSIEUR, *saluant.* — Monsieur... Mesdames, je m'excuse de vous déranger. Je cherche une jeune fille habillée de gris. Est-ce que par hasard elle ne serait pas entrée chez vous ?...

PIERRE. — Je vous demande pardon, mais je n'ai pas l'habitude qu'on se présente chez moi sans...

LE MONSIEUR. — C'est juste, j'oubliais. *(Sortant sa carte :)* Inspecteur de police... Cette personne a commis un vol, je l'ai suivie jusqu'ici et je suis certain de l'avoir vue entrer dans l'immeuble ; j'ai sonné aux étages inférieurs, on ne m'a pas ouvert et comme elle n'est pas dans la cage de l'escalier...

CHRISTINE. — Une voleuse... Qu'est-ce qu'elle a pris ?

L'INSPECTEUR. — Une cravate en zibeline dans un grand magasin.

Mme LE DANTEC. — Une cravate en zibeline ?... C'est moi que vous cherchez, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR. — Non, madame...

Mme LE DANTEC. — Mais oui, c'est moi, il y a eu un malentendu... On m'a accusée d'avoir pris une fourrure mais l'employé s'était trompé et le directeur du magasin m'a fait des excuses.

L'INSPECTEUR. — Vous dites que vous étiez aux Galeries tout à l'heure et que vous avez été accusée d'avoir pris une fourrure ?

Mme LE DANTEC, *comme si elle en tirait une grande vanité.* — Parfaitement.

L'INSPECTEUR. — Votre identité, je vous prie...

PIERRE. — Pardon... Pardon, vous n'avez pas le droit de demander les papiers de Madame. Qui cherchez-vous exactement ?

L'INSPECTEUR. — Une jeune fille habillée de gris et qui, lorsqu'elle était au rayon de fourrures, tenait en laisse un petit chien, une sorte de griffon, le même que celui-ci.

Mme LE DANTEC. — Le même, ça m'étonnerait, monsieur.

L'INSPECTEUR. — Je l'avais repérée dans le magasin, j'avais vu son geste et j'allais l'arrêter quand elle m'a glissé entre les pattes. Je suis parti à sa recherche et je l'ai trouvée sur le boulevard comme elle montait en taxi. J'ai pris une voiture et je l'ai suivie. Je l'ai vue entrer dans cette maison. *(Après un court silence :)* Ce qui est bizarre, c'est que Madame ait été aussi mêlée à cette histoire.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous supposez ?... Que j'abrite ici une bande de cambrioleurs ?

L'INSPECTEUR, *un peu brusque.* — Non, mais je souligne la coïncidence.

PIERRE. — Bien que rien ne m'y oblige, je veux bien vous montrer mes papiers d'identité.

Il tend sa carte à l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR, *lisant.* — Pierre Cordier, avocat... Et Madame ?

Il désigne Mme Le Dantec.

Mme Le Dantec. — Mme Le Dantec... veuve du colonel Le Dantec.

L'Inspecteur, *regardant autour de lui.* — Vous avec d'autres pièces que celle-ci ?...

Pierre. — Deux bureaux, une entrée et un salon d'attente.

L'Inspecteur, *allant vers le couloir.* — Vous permettez que je jette un coup d'œil ?...

Pierre, *catégorique.* — Non, je ne permets pas.

L'Inspecteur. — Mais...

Pierre. — Vous n'avez pas de mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

L'Inspecteur. — Voyons, maître, votre devoir est de m'aider dans ma tâche.

Pierre. — Mon devoir est de défendre quiconque se présente chez moi. Admettons qu'une femme poursuivie pour vol soit venue me voir pour que je la défende. Je lui dois d'être ici en sécurité.

L'Inspecteur. — C'est à voir.

Pierre. — C'est indiscutable. D'ailleurs, rassurez-vous. Je vous affirme sur l'honneur que je n'ai reçu cet après-midi aucune cliente. Mais, j'y pense, par la cour, cet immeuble communique avec celui d'à côté. Si la personne que vous cherchez connaît ce détail vous avez déjà perdu beaucoup de temps.

L'Inspecteur. — C'est bien. *(Sur le seuil de la porte :)* Mais il se peut que je vous rende une seconde visite...

Pierre. — Alors, dépêchez-vous. Les jours finissent vite en cette saison, et vous savez bien, comme moi, qu'à la nuit tombée les mandats de perquisition n'ont plus aucune valeur.

L'Inspecteur. — Au revoir, messieurs-dames...

Il sort. Un instant de silence.

Mme Le Dantec, *brusquement.* — Mes enfants... j'ai tout compris. La voleuse, c'est la jeune fille qui se cache dans le bureau de Pierre...

Christine. — Tu ne veux pas prendre un cachet d'aspirine, maman ? *(A Pierre :)* Eh bien, mon cher... vous rendez-vous compte dans quels draps vous vous êtes mis ?

Pierre. — Je vous affirme que je ne pouvais agir autrement.

Christine. — Pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité à cet homme ?

Pierre. — Après l'intervention de votre mère, je passais pour donner asile au syndicat des voleurs de grands magasins.

Mme Le Dantec. — Ce qui m'échappe, c'est le motif pour lequel cette petite est venue jusqu'ici.

Christine. — Le motif est tout simple : le petit chien.

Mme Le Dantec. — Le petit chien ?

Pierre. — Mais oui, voyons !

Mme Le Dantec. — Ah ! j'y suis : le griffon appartient à la jeune fille.

Pierre. — Le griffon vous a suivie, la jeune fille a suivi le griffon et l'inspecteur a suivi la jeune fille, un vrai steeple-chase...

Christine, *à Pierre.* — Alors, qu'allez-vous faire maintenant ?

Pierre. — ... Agir avec le maximum de prudence. La situation est très délicate.

Christine. — Il n'y a pas à hésiter. Mettez cette jeune fille à la porte immédiatement. Vous ne tenez pas à ce que l'inspecteur revienne avec son mandat et la trouve chez vous, n'est-ce pas ?

Pierre. — Pas expressément, mais je ne tiens pas non plus à ce qu'il la cueille quand elle passera cette porte... *(Il va à la porte, écoute un instant, ouvre avec prudence et regarde dehors. Pierre revenant :)* Il semble avoir disparu.

Christine. — Alors, faites vite.

Pierre va ouvrir la porte à Elvire, qui entre aussitôt. Elle paraît soulagée et pas du tout embarrassée.

Elvire. — Il est parti ?

Pierre. — Il est parti.

Elvire. — Il ne paraissait pas trop en colère ?

Pierre. — Il était d'une humeur charmante.

Elvire. — Je ne sais comment vous remercier. Je regrette de vous avoir mêlé à cette stupide aventure. Permettez-moi de me retirer.

Pierre. — Nous n'osons vous retenir... *(Elle ouvre la porte mais ne sort pas. Elle écoute les bruits dans les escaliers.)* La voie est libre. Il vous cherche dans l'immeuble à côté.

Christine. — Qu'en savez-vous ? L'amoureux de Mademoiselle se cache peut-être dans la cage de l'ascenseur. Les jaloux ont toutes les ruses.

Elvire. — Je n'ai plus peur, c'était d'ailleurs ridicule.

Pierre, *glacial.* — C'était puéril.

Elvire. — Au revoir.

Pierre. — Adieu, mademoiselle.

Elvire. — Vous permettez ? *(Au chien :)* Viens, Socrate.

Elle sort.

Mme Le Dantec. — Elle est étonnante, cette petite, elle savait que nous savions et elle a fait exactement comme si elle savait que nous ne savions pas... Bien que j'aie remarqué qu'elle n'osait plus nous regarder.

Christine. — Comment voulais-tu qu'elle nous regarde, elle regardait Pierre.

Mme Le Dantec. — Mais, enfin... la cravate en zibeline. Vous l'avez vue, vous autres ?

Pierre, *il est à la porte et écoute.* — Elle devait la cacher sous sa veste. Certaines voleuses professionnelles portent des ceintures à boucles spéciales pour y suspendre les objets...

Mme Le Dantec. — Mais alors, malgré ses airs comme il faut, c'est peut-être un personnage très dangereux.

Christine. — Moi, je n'ai jamais pensé qu'elle était inoffensive. Vous paraissez inquiet, Pierre.

Pierre. — Je serai tout à fait rassuré quand elle sera hors de la maison.

Christine. — Évidemment, si on l'arrête au bas des escaliers, elle aurait tort de ne pas se vanter de l'abri chevaleresque que vous lui avez offert.

Pierre. — Christine, voulez-vous me faire un grand plaisir ? Puisque tout danger paraît écarté, j'aimerais que nous ne parlions plus de la jeune fille aux zibelines.

Christine. — Alors, ça, volontiers...

Mme Le Dantec, *brusquement.* — Socrate... ce nom est original pour un chien... vous ne trouvez pas ?

Christine, *avec reproche.* — Maman...

On sonne.

Mme Le Dantec. — Ah ! mon Dieu. Les voilà qui reviennent.

PIERRE. — Bras dessus, bras dessous, c'est bien improbable.

Il hésite tout de même à ouvrir.

CHRISTINE. — Vous attendiez quelqu'un ?...

PIERRE. — Non, personne.

Mme LE DANTEC. — Alors, mon petit Pierre... n'ouvrez pas.

PIERRE. — Madame Le Dantec, vous êtes trop impressionnable.

Il va ouvrir la porte. Victor entre. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il a des allures « légèrement spéciales » mais il est très sympathique.

VICTOR. — Pardon, monsieur... Je suis bien ici chez M. Dugommier, chirurgien-dentiste ?

PIERRE. — Non, monsieur.

VICTOR. — Alors, j'ai dû me tromper d'étage... Excusez-moi.

PIERRE. — Il n'y a pas de mal.

VICTOR. — Excusez-moi encore, mais... Mais n'y aurait-il pas une autre personne qui se serait déjà trompée d'étage avant moi ?

PIERRE. — Une autre personne ?

VICTOR. — Oui, une jeune fille habillée de gris, avec un petit chien en laisse.

Mme LE DANTEC. — Socrate ?

VICTOR. — Oui, Socrate... C'est bien ça. Où est-elle ?

PIERRE. — Que désirez-vous exactement ?

VICTOR. — Retrouver ma sœur, que j'ai laissée dans un grand magasin où elle faisait des emplettes. Je l'attendais sur le boulevard dans notre voiture, mais, étant très distraite, elle a dû m'oublier, ou plutôt nous oublier, moi et la voiture. Elle a pris un taxi... J'ai suivi le taxi...

PIERRE. — Vous aussi ?

VICTOR. — Je suis venu ici, je l'ai vue entrer dans la maison et depuis je la cherche. C'est idiot, pas vrai, de se courir l'un après l'autre comme ça. On a l'air de jouer à cache-cache.

Il rit, les autres ne rient pas.

PIERRE. — C'est surtout idiot parce que vous êtes plusieurs à jouer ce jeu.

VICTOR. — Plusieurs ?

PIERRE. — Un policier est venu avant vous. Il cherchait également une jeune fille habillée de gris et tenant en laisse un petit chien.

VICTOR. — Un policier ?... Mais pourquoi ?

PIERRE. — Je vous le demande.

VICTOR. — Désolé de ne pouvoir vous renseigner. Eh bien, c'est parfait, monsieur, c'est parfait. Pardon de vous avoir dérangé.

Il va s'en aller.

PIERRE. — Restez ici. Qui êtes-vous ?

VICTOR. — Marcel Martin, étudiant en pharmacie.

PIERRE. — Quelle année ?

VICTOR. — Quelle année ? *(Au hasard:)* 1937.

PIERRE. — Evidemment. Pourquoi êtes-vous venu chez moi ?...

VICTOR. — Parce que ma sœur avait mal aux dents et que vous êtes chirurgien-dentiste.

PIERRE. — Je ne suis pas chirurgien-dentiste.

VICTOR. — C'est vrai... j'avais oublié. Tout le monde peut se tromper.

PIERRE. — Voulez-vous m'apprendre, monsieur, pourquoi vous et votre sœur choisissez précisément mon appartement pour y trouver des gens qui ne s'y trouvent pas.

VICTOR. — Je cherchais M. Dugommier.

PIERRE. — Votre sœur, elle, cherchait M. Guirament. Cela ne vous surprend pas ?

VICTOR. — Pas du tout. Elle n'a jamais eu sa tête à elle. Donc, vous avez vu ma sœur ?

PIERRE. — Comme je vous vois.

VICTOR. — Où est-elle ?

PIERRE. — Demandez au policier qui l'attendait au bas de l'immeuble.

VICTOR. — Le policier qui... *(Eclairé:)* Est-ce que ce n'était pas un grand jeune homme avec un imperméable clair et un visage sombre ?

PIERRE. — Peut-être.

VICTOR. — Alors, c'est bien ça. Ma sœur a dû être victime d'un malentendu.

Mme LE DANTEC. — Comme moi...

PIERRE. — J'ai terriblement envie de téléphoner au poste de police et de vous faire coffrer tous les deux.

VICTOR. — Vous auriez tort, monsieur. Nous sommes deux jeunes gens parfaitement bien élevés. Je comprends que cette histoire de policier vous ait impressionnés. Moi aussi d'ailleurs, j'en ai les jambes coupées. Vous permettez que je m'asseye ?... *(Il s'assied.)* Vous n'avez rien à me donner à boire ?

Mme LE DANTEC. — Bien sûr.

CHRISTINE, *indignée.* — En plus de tout il faudrait encore que nous les soignions.

PIERRE. — Voulez-vous me dire, une bonne fois, qui vous êtes ?

VICTOR. — Qui je suis ?... Je vous l'ai dit, monsieur, ici même il y a quelques secondes.

PIERRE. — Et vous ne vous souvenez plus ?... Vous et votre sœur n'avez aucune mémoire.

VICTOR. — Ça doit tenir de famille.

PIERRE. — Puisque vous tenez à garder votre incognito, fichez-moi le camp tout de suite.

VICTOR. — Oui, monsieur... immédiatement ; je n'avais pas l'intention de vous déranger.

CHRISTINE. — Vous êtes en effet des gens très discrets.

VICTOR. — Si ma sœur revenait...

PIERRE. — J'espère qu'elle ne reviendra pas.

VICTOR. — Dites-lui tout de même que je l'attends là où elle sait. Non, pas là où elle sait, ce serait dangereux. Plutôt au petit bistrot de dimanche dernier... celui dont le patron est borgne... et où l'accordéoniste joue toujours le même air.

PIERRE. — Ces renseignements sont superflus. Je ne reverrai pas votre sœur.

VICTOR. — On ne sait jamais, et vous-même... si vous aviez un jour besoin d'un service...

PIERRE. — J'irai à l'école de pharmacie et je ne demanderai pas M. Marcel Martin. Allez-vous-en.

VICTOR. — Au revoir, monsieur... Hommages, mesdames.

Il sort.

Mme LE DANTEC. — Vous êtes sûr que ce n'est pas un camarade qui s'amuse à vous faire des blagues ?

PIERRE. — Certainement pas.

CHRISTINE. — Cette fois, je vous félicite, vous avez mis ce garçon à la porte carrément et promptement. Je regrette que vous n'ayez pas agi de la même façon avec la sœur.

PIERRE. — Je vous en prie, Christine, ne recommençons pas à discuter sur ce sujet, voulez-vous ?

CHRISTINE. — Allons, partons, maman, il est tard, j'ai envie de rentrer chez nous.

PIERRE. — A quelle heure viendrez-vous demain ?

CHRISTINE, *nerveuse.* — Venir demain, j'hésite. Votre appartement est vraiment trop mal fréquenté.

PIERRE. — Ne soyez pas injuste : je n'ai aucune part de responsabilité dans tout ce qui vient de se passer.

CHRISTINE. — Il fallait vous voir quand cette jeune fille était là. Vous la dévoriez des yeux... littéralement.

PIERRE. — C'est faux.

CHRISTINE. — Et votre réponse à l'inspecteur : « N'attendez pas la nuit pour remplir votre mandat. » Il fait encore jour, mon ami... Si le policier revient, à vous tout le plaisir.

PIERRE. — Christine, vous m'ennuyez...

CHRISTINE. — Comment ?

PIERRE. — Je répète : vous m'ennuyez.

Mme LE DANTEC. — Allons, mes enfants... soyez gentils l'un pour l'autre.

CHRISTINE. — Je rentre chez moi... et j'attends vos excuses et vos explications, et je vous conseille d'aller immédiatement dans votre bureau voir si cette jeune fille n'a rien emporté... Je souhaite que vous ayez laissé traîner votre portefeuille.

PIERRE. — Vous dites des niaiseries. D'une manière générale, d'ailleurs, vous ne dites que des niaiseries.

CHRISTINE. — Oh !... oh !... vous êtes un garçon odieux, et je sais d'où vient votre attitude : de votre père.

PIERRE. — Qu'est-ce que mon père a à voir dans notre discussion ?

CHRISTINE. — Il me déteste... et je le lui rends bien. Adieu.

PIERRE. — Au revoir.

Mme LE DANTEC. — Ne faites pas attention, mon petit... et venez demain déjeuner à la maison.

PIERRE. — D'accord, demain ou un autre jour. *(Elles sortent. Resté seul, Pierre réfléchit une seconde, puis brusquement il sort de la pièce. Il revient presque aussitôt tenant son portefeuille à la main. Il en regarde le contenu et paraît rassuré. On sonne. Pierre va ouvrir. C'est Elvire.)* Ah ! vous revoilà.

ELVIRE. — Je n'étais pas bien loin. A l'étage au-dessus, assise dans l'ascenseur, où j'ai laissé Socrate.

PIERRE. — Que voulez-vous ?

ELVIRE. — Vous allez dire que j'abuse. Je suis partie si vite de chez vous que j'ai oublié un petit objet.

PIERRE. — Ah !... quoi donc ?

ELVIRE. — Une fourrure, j'ai dû la laisser dans le bureau. Puis-je aller voir ?

PIERRE. — Ne vous donnez pas la peine, je vais la chercher. *(Il rentre dans le bureau et revient peu après.)* Il n'y a rien. Etes-vous sûre de l'avoir laissée ?

ELVIRE. — Absolument sûre. Voulez-vous me permettre ?

PIERRE. — Je vous en prie.

Elle rentre dans le bureau et en ressort aussitôt en tenant dans la main une cravate de zibeline.

ELVIRE. — La voilà, elle avait glissé dans la corbeille à papiers ; je me demande comment j'ai pu...

PIERRE. — En la jetant dedans.

ELVIRE. — Peut-être.

PIERRE. — J'ai eu la visite de votre frère tout à l'heure.

ELVIRE. — Mon frère ?... Je n'ai pas de frère.

PIERRE. — Ah !...

ELVIRE, *réfléchissant.* — Ce doit être Victor... un petit copain.

PIERRE. — Je ne sais pas. Tout ce que je peux vous affirmer c'est qu'il n'est pas étudiant en pharmacie.

ELVIRE. — Bon, bien sûr... Il vous a dit le contraire.

PIERRE. — Ne lui reprochez pas d'avoir une imagination généreuse... *(Elle entoure son cou avec la fourrure.)* Ça coûte cher une cravate en zibeline ?

ELVIRE. — Tout dépend de la qualité. Il y a de la martre zibelinée et la vraie zibeline.

PIERRE. — Celle-ci par exemple ?

ELVIRE. — Celle-ci est très belle, presque noire et puis tellement souple ! Je suppose dans les 200.000 francs.

PIERRE. — Vous aimez les fourrures ?

ELVIRE. — Il faut le croire puisque je les vole. Il y a deux façons pour une fille pauvre d'avoir de la zibeline : se la faire offrir ou la voler ; moi, je préfère risquer la prison.

PIERRE. — Je connais une autre solution pour les jeunes filles qui n'aiment pas les embêtements : moins aimer la zibeline.

ELVIRE. — J'en connais une deuxième : moins aimer tout ce qui est magnifique et chaud, les fourrures, les parfums, les jolies robes.

PIERRE. — Pourquoi volez-vous ?

ELVIRE. — Pourquoi y a-t-il des vitrines dans les beaux quartiers ? Pourquoi y a-t-il dans ces vitrines des souliers si fins, des robes si bien coupées, de ravissants bijoux ? Et pourquoi un métier honorable est-il si mal rétribué ?

PIERRE. — Vous êtes anarchiste ?

ELVIRE. — Non, je suis coquette.

PIERRE. — Est-ce que vous avez volé tout ce que vous portez ?

ELVIRE. — Pas tout. Mais ce que je vole me sert souvent à acheter ce dont j'ai besoin.

PIERRE. — Admettons que le hasard vous place demain face à face avec un juge d'instruction. Rien d'impossible à cela, n'est-ce pas ?

ELVIRE. — Rien d'impossible.

PIERRE. — Il vous ferait probablement remarquer qu'il y a tout de même quelques métiers qui permettent aux femmes d'être élégantes. Vous paraissez intelligente... Vous êtes jolie.

ELVIRE. — Lorsqu'on n'en fait pas un commerce, la beauté ne sert à rien, au contraire, elle indispose les gens contre vous. Ils ont l'air de penser que vous vous promenez dans la vie avec un capital improductif.

PIERRE. — Vous aurez du mal à faire croire que la seule situation pour une jeune fille qui veut vivre convenablement soit le vol à la tire.

ELVIRE. — Je n'en ai pas trouvé d'autres.

PIERRE. — Si l'on vous offrait la possibilité de gagner gentiment votre vie ?

ELVIRE. — Je répondrais gentiment : ne vous occupez pas de moi. Vous me sermonneriez, vous me combleriez de bienfaits et un matin... je disparaîtrais avec l'argenterie.

PIERRE. — Où avez-vous été élevée ?

ELVIRE. — Nulle part, j'ai toujours été seule. Orpheline en bas âge... l'isolement... la misère...

PIERRE. — Excellent cliché... Mais un peu périmé.

ELVIRE. — J'ai tout de même quelques circonstances atténuantes : entre autres, ma mauvaise nature.

PIERRE. — Vous avez une mauvaise nature ?

ELVIRE. — Parfaitement, je suis paresseuse, indisciplinée, vicieuse et mythomane.

PIERRE. — Qui a dit ca ?

ELVIRE. — Ma maîtresse d'école quand j'avais douze ans. Elle l'a même écrit en marge de mes notes. J'ai soigneusement gardé le cahier. Votre juge sera bien forcé de le lire. Comme en plus j'ai la chance d'avoir le regard fixe et luisant des demi-fous, mon avocat plaidera l'irresponsabilité.

PIERRE. — Vous avez le regard ?...

ELVIRE. — Vous ne vous en êtes pas aperçu parce que je déguise tout naturellement mes expressions naturelles. Approchez... Examinez-moi, vous verrez que je dis vrai.

PIERRE. — C'est possible, mais les neurologues sont devenus très difficiles à convaincre. Il y a longtemps que vous pratiquez vos petites habitudes ?

ELVIRE. — Ma vocation date de mon enfance. A six ans, j'excellais à dérober d'une main experte les montres des bons messieurs qui se penchaient pour caresser mes petits cheveux. A propos de montre, avez-vous encore la vôtre ?

PIERRE, *se tâte brusquement malgré lui.* — Oui.

ELVIRE. — Dommage... J'aurais eu là un beau geste d'ingratitude. Pourquoi ne m'avez-vous pas livrée tout à l'heure ?

PIERRE. — Vous avez entendu ma réponse à l'inspecteur : mon métier n'est pas de juger, mais de défendre.

ELVIRE. — Donc vous m'avez cachée... par déformation professionnelle ?

PIERRE. — Admettons-le.

ELVIRE. — Pas d'autres raisons ?

PIERRE. — Je n'en vois pas d'autres.

ELVIRE. — Parce qu'au fond je vous dégoûte un peu, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Oh ! vous savez... je vois chaque jour des gens plus dangereux que vous. Il est certain que j'aurais préféré vous connaître en d'autres circonstances.

ELVIRE. — Par exemple dans les couloirs du métro, en train de faire des petits confetti avec les billets des voyageurs ?

PIERRE. — N'importe quel procureur remarquera que vous avez d'étranges préjugés contre le travail habituel des femmes.

ELVIRE. — Je lui reproche de mal les nourrir et de ne pas les habiller. Je suis bachelière, sténodactylo, je parle et j'écris l'anglais. Ma dernière place m'était payée 8.000 francs par mois et j'avais été choisie parmi vingt-deux postulantes parce que j'avais les plus jolies jambes. Pourquoi souriez-vous ?

PIERRE. — Parce que je sais ce que vous allez dire : que vous êtes partie le jour où votre patron vous a fait la cour.

ELVIRE. — Non, je suis partie le soir où, n'ayant plus un sou, il m'a emprunté 1.000 francs pour aller dîner.

PIERRE. — De toutes façons, soyez prête à dire que vous avez commencé à voler parce que vous aviez faim.

ELVIRE. — Je n'ai jamais eu réellement faim. D'ailleurs la faim on s'en tire toujours : un sandwich... un café-crème... une invitation à dîner. Non, je n'ai eu besoin que de tout le reste : le linge, la poudre, la mise en plis, vous ne pouvez pas comprendre.

PIERRE. — Ce n'est pas moi qu'il faut persuader. Le procureur le moins sévère soulignera que vous avez choisi le moyen le plus laid pour vous les procurer.

ELVIRE. — Pourquoi me parlez-vous toujours de juge et de tribunal ?... Je ne suis pas encore arrêtée.

PIERRE. — Je suppose que si vous êtes revenue chez moi c'est que vous n'avez pas osé sortir de l'immeuble.

ELVIRE. — Evidemment.

PIERRE. — Que comptez-vous faire ?

ELVIRE. — Je suis assez indécise. Que me conseillez-vous, maître ?

PIERRE. — Je ne donne jamais de consultation le samedi après-midi, pourtant aujourd'hui je dois faire une exception, car délibérément vous avez escroqué ma complicité. Que fait le policier en ce moment, là est la question...

ELVIRE. — Il est assis dans la loge de la concierge et il surveille les allées et venues des locataires en buvant un petit café.

PIERRE. — Non. Il a téléphoné pour qu'on lui envoie un mandat de perquisition et, en l'attendant, il surveille cet immeuble et l'immeuble voisin.

ELVIRE. — Je pense que vous préféreriez qu'on m'arrêtât dans la rue que chez vous ?

PIERRE. — Vous avez un casier judiciaire ?

ELVIRE. — Je ne sais pas, je ne me suis jamais posé cette question.

PIERRE. — Donc, jamais condamnée. Tant mieux.

ELVIRE. — Ah !

PIERRE. — Avec une bonne plaidoirie, en invoquant la misère et les tentations, vous n'attraperez pas plus de deux ans.

ELVIRE. — Deux ans de prison ?

PIERRE. — Vous avez plus de dix-huit ans, n'est-ce pas ?

ELVIRE. — J'ai vingt ans.

PIERRE. — Donc trop tard pour le tribunal d'enfants, ce qui est d'ailleurs préférable, car là vous n'y couperiez pas de l'internement dans une maison de redressement jusqu'à votre majorité. Deux ans à la Petite-Roquette. Cet établissement est vaste, très bien dirigé, mais on ne fournit aux pensionnaires ni linge de soie ni parfum de marque. Dans deux ans vous sortirez... vous serez libre.

ELVIRE. — Je serai libre...

PIERRE. — Pas tout à fait. La police est une mère vigilante pour les enfants dont elle a eu à s'occuper, même un seul jour. On aura l'œil sur vous. Si l'on vous rattrape, alors finies les circonstances atténuantes... finis les prétextes de l'extrême jeunesse et de l'ignorance, ce sera de longues

années de détention entre un réfectoire, un dortoir et un atelier où personne ne songera à vous demander vos aptitudes pour exercer un métier... Quand vous sortirez de là...

ELVIRE. — Oh ! taisez-vous...

Elle pleure.

PIERRE. — Comment vous appelez-vous ?

ELVIRE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire de le savoir ?

PIERRE. — Et qu'est-ce que ça peut vous faire de me le dire ?

ELVIRE. — Je m'appelle Elvire.

PIERRE. — Elvire.

ELVIRE. — Un nom très romantique, je le porte mal.

PIERRE. — Vous le portez très bien. Elvire, il ne faut pas que le policier vous attrape...

ELVIRE. — Oui, comme on dit communément : j'aimerais autant passer au travers.

PIERRE. — Il y a un moyen. Tout à l'heure quand cet homme entrera pour me présenter son mandat vous irez dans mon bureau et vous sortirez par la porte qui ouvre sur le palier en face de celle-ci. Voici la clef.

ELVIRE. — Vous êtes sûr que le policier reviendra ?

PIERRE. — Je veux le croire.

ELVIRE. — A quelle heure finissent les jours... et les mandats de perquisition ?

PIERRE. — Cette semaine à 6 h. 15. Nous avons encore un quart d'heure.

ELVIRE. — Cette nuit, j'ai rêvé que Socrate avait dévoré ma perruche. C'est un mauvais rêve, il va m'arriver un malheur.

PIERRE. — S'il ne vous arrive pas aujourd'hui, il vous arrivera demain. *(Court silence.)* Ce Victor... qui est-ce ?

ELVIRE. — Je vous l'ai dit : un petit copain. Nous travaillons chez un antiquaire. Nous lui cherchons des petits objets.

PIERRE. — Vous travaillez... Mais alors ?...

ELVIRE. — Si vous connaissiez l'antiquaire !...

PIERRE. — Je pourrai peut-être, tout de même, faire quelque chose pour vous.

ELVIRE. — Vous avez déjà fait le maximum.

PIERRE. — C'est à l'avenir que je pense...

ELVIRE. — Je ne suis pas dans une situation à faire des projets d'avenir. *(Elle revient à la fenêtre et regarde.)* Tiens, c'est bizarre...

PIERRE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ELVIRE. — Un homme aux aguets sur le trottoir et ce n'est pas le policier.

Pierre vient regarder.

PIERRE. — Evidemment, c'était à prévoir, tandis qu'il allait chercher le mandat, il a mis un de ses collègues en observation.

ELVIRE. — Alors, cette fois j'ai gagné. *(Elle revient.)* Ma tête éclate.

PIERRE. — Essayons au contraire d'être très lucides. *(Brusquement :)* Donnez-moi la fourrure, vite...

ELVIRE. — La voilà. *(Pierre prend la fourrure et entre dans la cuisine. Il revient.)* Où la cachez-vous ?

PIERRE. — Dans la caisse à eau.

ELVIRE. — Elle est fichue.

PIERRE. — Aucune importance. *(Avec autorité :)* Niez tout. Vous étiez aux Galeries, mais vous ignorez la disparition de la zibeline. Vous êtes venue à cause de votre chien, qui avait suivi une cliente. Dites le moins de paroles possible. Laissez-moi parler.

ELVIRE. — Soyez tranquille, je n'aurais plus la force de beaucoup inventer.

PIERRE. — Vous verrez que si le policier y met un peu du sien notre histoire tiendra debout...

ELVIRE. — Mais non, ce n'est pas possible, il m'a vue de ses yeux prendre la fourrure.

PIERRE. — Ça ne prouve rien. Je le persuaderai qu'il s'est trompé.

ELVIRE. — Non, non... Il n'y a plus rien à faire... Et puis je n'ai plus envie de mentir. Je suis fatiguée.

PIERRE. — Allons, mon petit, voyons, un peu de cran.

ELVIRE. — Je vous dis que j'en ai assez, que je suis fatiguée. Mais qu'il vienne, mon Dieu... qu'il vienne ! Je ne peux plus attendre.

On sonne.

PIERRE. — Entrez dans mon bureau.

ELVIRE. — Non, vous me l'avez dit : il faudra que ça arrive un jour ou l'autre.

PIERRE. — Allons, cachez-vous.

ELVIRE. — Non.

PIERRE. — C'est ridicule. Faites ce que je vous dis.

ELVIRE. — Allez ouvrir, mais, avant, écoutez ceci ! Je ne suis pas revenue parce que j'avais oublié ma fourrure, elle était sous ma veste. Je suis revenue parce que je vous trouve charmant... et que vous me plaisez. Je voulais vous revoir, comprenez-vous. *(On sonne à nouveau).* Allez ouvrir.

PIERRE. — Non.

ELVIRE. — C'est de l'enfantillage.

Elle va ouvrir la porte. Victor entre avec le chien.

VICTOR. — J'étais sûr de te trouver là. Il y a une heure que je te cherche et tu m'as fait passer par des émotions ! Mais, enfin, qu'est-ce que tu fais dans cette maison ? *(Il vient à la fenêtre, relève le rideau et fait de petits signes. A Pierre :)* Vous m'excuserez, c'est Gaston, mon meilleur ami. Je lui avais promis que je le présenterais à ma sœur, alors, je lui fais signe que je l'ai retrouvée... *(A Elvire :)* Eh bien, ma fille, je suppose que tu n'as pas l'intention de déranger Monsieur plus longtemps ?

ELVIRE. — Je peux partir ?

VICTOR. — Puisque je te le dis. *(Elvire prend son sac, qui est resté sur un meuble, et enfile ses gants. A Pierre :)* Vous, alors, pour faire marcher les gens vous êtes imbattable. Si la vieille dame n'avait pas parlé de Socrate, j'aurais jamais eu l'idée de revenir. C'est comme votre blague du policier. Remarquez que je ne prétends pas que cet homme n'avait pas de mauvaises idées. Mais il a vite compris qu'il n'y avait rien à reprocher à ma sœur. *(A Elvire :)* Tu es prête ? Tu as remercié Monsieur ?

ELVIRE, *à Pierre.* — Merci.

VICTOR. — Elle n'est pas très démonstrative,

mais si vous lui avez rendu un service, soyez sûr qu'elle l'apprécie. Voilà. On s'en va. *(A Elvire :)* Tu n'as rien oublié ?

Elvire regarde Pierre.

PIERRE. — Non, rien.

VICTOR. — Au revoir, monsieur.

PIERRE, *à Elvire.* — Bonne chance.

VICTOR. — Oh ! pour ça, on n'a pas à se plaindre. *(A Elvire :)* Allons-y, mon Minet.

Il fait passer Elvire et sort avec elle. Resté seul, Pierre sort de sa poche la carte que lui a donnée Victor et la lit.

RIDEAU

ACTE II

L'arrière-boutique d'un magasin d'antiquités.
Au fond, une porte donnant sur la boutique. Côté jardin, une porte vitrée donnant sur le garage.
Au lever du rideau, Colas, l'antiquaire, est assis devant son bureau. Il écrit. Victor est debout devant lui.

COLAS. — 6.000 francs pour les pneus, 3.800 francs pour l'alcool américain, cela fait exactement 9.800 francs. Je ne te dois plus rien. Au contraire, c'est toi qui m'es redevable de 200 francs.

VICTOR. — Je n'avais pas compté comme ça...

COLAS. — Tu avais mal compté. Tu t'es inquiété pour l'essence ?

VICTOR. — J'ai vu Francis, il vous téléphonera dès qu'il aura reçu son colis.

COLAS. — J'ai téléphoné ce matin, l'essence est arrivée. Il est dommage que j'en sois le premier averti, alors qu'Elvire et toi deviez vous occuper de cette affaire...

VICTOR. — Je pensais qu'Elvire...

COLAS. — Tu crois qu'elle va venir aujourd'hui ?...

VICTOR. — Pour sûr. Elle est raide comme un passe-lacet... moi aussi.

COLAS. — Vous êtes un peu paresseux l'un et l'autre. Vous êtes tous les deux charmants. La jeunesse...

VICTOR. — Vous le voulez pas, mon petit Christ en ivoire ?...

COLAS. — Il ne vaut rien. Il est très beau, c'est certain, mais c'est une copie.

VICTOR. — Je l'avais remarqué en allant voir ma grand-mère à Chaumes, il était dans l'église, je l'ai emporté en pensant qu'il vous intéresserait.

COLAS. — Il ne m'intéresse pas. Tu dis que ce garçon est avocat ?

VICTOR. — Quel garçon ?

COLAS. — Celui qui a donné asile à Elvire.

VICTOR. — Oui.

COLAS. — Moi, je ne demanderais pas mieux que cette petite rencontre un honnête garçon et se fixe, mais elle peut pécher par inexpérience, surtout s'il est fiancé...

VICTOR. — Il est fiancé.

COLAS. — Gentille, la fiancée ?

VICTOR. — Non. Elle m'a méchamment refusé un verre de porto.

COLAS. — Comment s'appelle-t-elle déjà ?...

VICTOR. — Attendez... je l'ai inscrit sur mon calepin : Le Dantec, Christine Le Dantec.

COLAS, *écrivant le nom.* — Tu as un beau calepin.

VICTOR. — En crocodile, avec les initiales en argent. C'est Gaston qui me l'a offert. C'est bientôt sa fête et je voudrais aussi lui faire un cadeau... seulement...

COLAS. — Si Elvire et toi avez tellement besoin d'argent, vous devriez vous occuper plus sérieusement de la Simca.

VICTOR. — On a la frousse. Vos faux papiers sont faux.

COLAS. — Qu'est-ce que tu veux dire ?...

VICTOR. — Ce ne sont pas de vrais faux papiers. On voit les marques du Corrector et le tampon a coulé.

COLAS. — Avec la pénurie des petites voitures, les gens n'y regardent pas de si près.

VICTOR. — Remarquez que je m'en suis occupé quand même. Un type doit venir la voir à 5 heures. C'est mon crémier qui l'envoie.

COLAS. — Je préférerais que ce soit Elvire qui se charge de la vente. Quand elle est en forme, elle est bien plus adroite que toi.

VICTOR. — Vous pouvez lui confier l'affaire, je suis pas jaloux. Que la voiture passe seulement devant un agent en train de s'embêter, que l'agent demande la carte grise et il est sûr de toucher une prime à la fin du mois.

COLAS. — Ne sois donc pas si pessimiste... Elle est restée combien de temps chez ce garçon ?...

VICTOR. — Au moins une heure.

COLAS. — Elle ne t'a rien dit ?

VICTOR. — Oh ! vous la connaissez... Aimable, complaisante, mais cachottière. Moi, je suis franc comme l'or, je lui raconte tout, Gaston et le reste. Eh bien, elle... jamais un mot sur sa vie privée.

COLAS. — Elle n'a peut-être rien à raconter. Reprends ton Christ.

VICTOR. — Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?...

COLAS. — Suspends-le dans ta chambre, il vaut la peine d'être regardé.

VICTOR. — A l'hôtel on nous défend de planter des clous dans le mur. Gardez-le.

COLAS. — Si cela peut te faire plaisir...

Il range le crucifix. On entend le son clair de la clochette du magasin.

VICTOR, *regardant.* — C'est Elvire. Bonjour, mon Minet.

ELVIRE, *entrant.* — Bonjour, Victor. Bonjour, Colas.

COLAS. — Bonjour, ma petite enfant. Bien dormi ?... pas trop fatiguée ?

ELVIRE. — Je suis très bien.

COLAS. — J'ai téléphoné ce matin à ton hôtel. On m'a dit que tu étais absente.

ELVIRE. — J'avais besoin de marcher, j'ai fait une grande promenade.

COLAS. — Seule ?

ELVIRE. — Qui voulez-vous qui m'accompagne ?... Je n'ai pas d'amis.

COLAS, *à Elvire.* — Moi, j'étais impatient de te voir. Nous avons un acheteur pour la Simca. Tu veux bien t'occuper de la vente ?

ELVIRE. — Non, Colas. Les papiers que vous m'avez montrés sont trop mal maquillés.

VICTOR. — Je le lui ai dit. Celui qui a fabriqué cette carte, c'est pas un gars honnête.

COLAS. — Je vous assure que vous êtes trop pointilleux l'un et l'autre.

ELVIRE. — J'ai commis assez d'imprudences avec cette voiture, je ne suis pas prête à recommencer. Vous, évidemment, il vous est égal que j'aie des ennuis. Vous ne risquez rien, ou presque.

COLAS. — Ne t'énerve pas. Personne ne peut t'obliger de faire ce qui te déplaît. Si je tenais à vendre cette voiture c'était pour vous faire gagner un peu d'argent. Vous vous en moquez, tant pis.

VICTOR. — Est-ce que je dois aller prévenir le crémier pour qu'il décommande son ami ?...

COLAS. — Laisse-le venir quand même. Je m'occuperai seul de cette affaire.

Clochette du magasin. Colas se lève et va dans la boutique.

ELVIRE, *regardant le crucifix.* — C'est nouveau, ce Christ ?...

VICTOR. — Je viens de l'offrir à Colas.

ELVIRE. — Tu lui as fait un cadeau magnifique.

VICTOR, *inquiet.* — Non ? Tu crois ?

ELVIRE. — C'est certain. Du XVe siècle et parfaitement authentique.

VICTOR. — Ça alors... Et il n'y a pas cinq minutes il m'a refusé 1.000 francs... *(tâtant le terrain)* parce que je suis à fond de cale.

ELVIRE. — Moi aussi.

VICTOR. — Et la zibeline que tu as chipée hier ?

ELVIRE. — Elle est en vacances... elle prend des bains.

VICTOR. — Puisque nous n'avons rien d'autre en perspective nous devrions quand même nous occuper de la Simca. Colas nous a promis 10.000 francs à chacun.

ELVIRE. — Ces 10.000 francs, tu les toucheras dans deux ans quand tu sortiras de prison.

VICTOR. — Pourquoi veux-tu que j'attrape deux ans de prison ?

ELVIRE. — Parce que pour une première condamnation, c'est le tarif minimum, tu peux me croire, va... je suis parfaitement renseignée.

VICTOR. — C'est vrai. Tu parles comme un avocat.

ELVIRE. — Et ce n'est pas tout. Si tu recommences, tu peux attraper jusqu'à dix ans de détention.

VICTOR. — Et si je récidive encore on m'envoie à Biribi casser les pierres. Tu es folle, Elvire, d'avoir des idées pareilles.

ELVIRE. — Peut-être, mais je te préviens que désormais j'ai l'intention d'être très prudente.

VICTOR. — Alors, laisse tout tomber. Tu es savante, tu as sûrement un tas de brevets. Entre aux postes et télégraphes comme employée. Surtout que tu pourras encore te faire des suppléments en t'amusant avec les mandats.

ELVIRE. — Où vas-tu ?...

VICTOR. — Chez le crémier, puisque Colas veut tout de même voir le client.

ELVIRE. — Prends le Jésus, voyons.

VICTOR. — Le Jésus ?

ELVIRE. — Tu ne vas pas le laisser à Colas ?

VICTOR. — Tu as raison, il ne mérite pas que l'on soit gentil avec lui.

Il prend le crucifix.

ELVIRE. — Et sors par le garage. S'il te rencontre, il serait capable de te le repiquer au passage.

Restée seule, Elvire vient jusqu'à un meuble sur lequel est posé un carton. Elle l'ouvre, déplie une très jolie robe. On entend la clochette du magasin et Colas revient.

COLAS, *regardant la robe.* — Elle est ravissante !...

ELVIRE. — N'est-ce pas ?...

COLAS. — Le coursier m'a présenté la facture. Je ne savais pas si tu étais d'accord sur le prix.

ELVIRE. — Vous avez payé ?

COLAS. — Il ne fallait pas ?

ELVIRE. — Je ne peux rien vous rembourser aujourd'hui.

COLAS. — Rien ne presse.

Il prend l'étiquette et la range dans un tiroir de son bureau.

ELVIRE. — Je vous dois déjà beaucoup d'argent, Colas.

COLAS. — Tu me rembourseras tout à la fois, quand tu auras fait une bonne affaire... Tiens, c'est curieux ça...

ELVIRE, *à Colas qui paraît chercher.* — Qu'est-ce que vous cherchez ?...

COLAS. — Un Christ que Victor vient de m'offrir. Oh ! il n'a aucune valeur, mais je n'ai pas osé le refuser.

ELVIRE. — Ne le cherchez plus. Je lui ai fait comprendre qu'un tel cadeau n'était pas digne de vous et il l'a remporté.

COLAS. — Décidément tu fais de grands progrès, Elvire. Autrefois il t'arrivait de te tromper sur les objets que tu m'apportais. Maintenant tu ne commets plus d'erreur.

ELVIRE. — Vous êtes un tel professeur, Colas !

COLAS. — Pourquoi ne veux-tu pas t'occuper de la Simca ?

ELVIRE. — Je vous l'ai dit : j'ai peur.

COLAS. — Tu as eu des ennuis hier ?

ELVIRE. — Oui, quelques-uns.

COLAS. — Victor m'a dit que dans la maison où tu t'étais réfugiée un locataire au grand cœur t'avait donné asile ?

ELVIRE. — C'est exact.

COLAS. — Parce que tu as inventé une belle histoire ?

ELVIRE. — J'ai inventé une histoire. Mais le policier qui me suivait avait aussi une histoire à raconter.

COLAS. — Alors je suppose que tu as été obligée de faire un peu de charme ?... Une jolie fille se tire des situations les plus périlleuses.

ELVIRE. — Disons simplement que ce garçon n'avait pas une âme de dénonciateur ou qu'il n'aimait pas les complications.

COLAS. — Il est beaucoup plus simple de dénoncer une voleuse que de la cacher chez soi.

ELVIRE. — Je ne sais pas.

COLAS. — Vous avez bavardé tous les deux ?

ELVIRE. — Que voulez-vous savoir ?... Si j'ai donné votre adresse ? Si j'ai parlé de nos affaires ?... Rassurez-vous. Je ne suis pas expansive.

COLAS. — Ce n'est pas à cela que je pensais. Tu mènes une vie un peu anormale, Elvire.

ELVIRE. — Là, je suis de votre avis.

COLAS. — Tu ne t'amuses jamais, tu ne sors pas avec des jeunes gens de ton âge. Tu n'as même pas une amourette.

ELVIRE. — Je n'ai pas l'esprit aux amourettes. Quand un garçon me suit dans la rue j'ai toujours l'impression que c'est pour m'emmener au prochain poste de police.

COLAS. — Vraiment, je te trouve très déprimée.

ELVIRE. — Je suis déprimée.

COLAS. — Tu devrais renoncer à tes occupations. Repose-toi, mon enfant.

ELVIRE. — C'est facile à dire.

COLAS. — Tu sais, je ne demande que ta tranquillité et ton bonheur ; tu es sans arrêt comme un petit oiseau sur la branche et tu n'as même pas un nid pour t'y blottir.

ELVIRE. — Un nid !... Vous m'avez demandé de changer d'hôtel chaque semaine pour ne pas être remarquée. Je passe ma vie avec une valise à la main.

COLAS. — Si tu voulais, je te laisserais l'appartement du second, là où j'entrepose mes meubles. Avec une bonne couche de peinture, le logement serait charmant et, pour le garnir... tu n'aurais qu'à choisir. Nous ne serions pas trop de deux à nous occuper de la boutique...

ELVIRE. — A quelle heure vient le client de Victor ?...

COLAS. — 5 heures.

ELVIRE. — La Simca est là ?

COLAS. — Oui, au garage.

ELVIRE. — A quel nom est établie la fameuse carte grise ?

COLAS. — Anita Brook, tu es une jeune fille étrangère. Essaie de prendre un petit accent.

ELVIRE. — Il est 5 heures moins un quart. Je vais essayer la voiture. Je reviendrai à l'heure exacte.

Elle va pour sortir.

COLAS. — Tu ne veux pas prendre quelques minutes et monter te changer ?

ELVIRE. — Me changer ?...

COLAS. — J'aurais aimé te voir avec ta nouvelle robe. *(Elvire hausse les épaules et s'en va. On entend peu après le bruit du moteur de la voiture qui s'éloigne. Sonnerie du téléphone. Colas, à l'appareil :)* « Allô... Oui... Mes respects, M^me^ la comtesse. Une table Louis XIII et les chaises assorties ?... On nous demande très peu de Louis XIII en ce moment. Ce que nous vendons ? Du Second Empire, du Louis-Philippe... Oui, l'ancien se modernise de plus en plus. Je passerai tout de même chez vous ce soir ou demain... M^me^ la comtesse, mes hommages... » *(Pierre est entré durant les dernières répliques. Colas se retourne et le voit.)* Que désirez-vous, monsieur ?

PIERRE. — Je cherche un jeune homme prénommé Victor. J'avais cru comprendre qu'il travaillait chez vous.

COLAS. — Ah ! mais, nous vous attendions. Vous êtes ici pour la voiture ?

PIERRE. — Pour la voiture ?... Oui, précisément.

COLAS. — C'est le crémier qui vous envoie ?...

PIERRE. — Oui, c'est le crémier.

COLAS. — Moi, je ne suis pas très au courant. Je ne peux vous dire que ce que je sais : une jeune étrangère en vacances à Paris a confié à Victor sa voiture ; il y a eu une grosse réparation... La voiture est réparée, mais la facture reste en suspens. Alors, la seule solution est de vendre la Simca.

PIERRE. — Vous en connaissez le prix ?

COLAS. — Non, mais la propriétaire doit venir vers 5 heures. Entre nous... n'hésitez pas à marchander.

PIERRE. — Vous croyez que...

COLAS. — Bien sûr. Je ne vous demande pas d'être malhonnête, naturellement...

PIERRE. — Non, ce serait trop facile... Vous disiez que la propriétaire de la Simca était étrangère ?

COLAS. — De Stockholm.

PIERRE. — Grande, blonde, avec un port de statue ?...

COLAS. — Je l'ai vue très peu, mais il me semble que ce serait plutôt le contraire.

PIERRE. — On se fait des idées sur les Suédoises... Elle parle français, au moins ?

COLAS. — Très bien.

PIERRE. — Oh ! ça n'aurait eu qu'une importance relative. Aussi bizarre que cela puisse vous paraître, je parle suédois. Elle va être étonnée.

COLAS. — Elle va être vexée. Elle tient absolument à ce qu'on la prenne pour une Parisienne.

PIERRE. — Oh ! mais vous la connaissez beaucoup mieux que vous ne le prétendiez.

On entend le bruit de la voiture qui revient.

COLAS. — Excusez-moi... *(Il sort par la porte donnant sur le garage. Pierre regarde à travers les vitres, puis vient jusqu'à une boîte à musique posée sur un meuble et la fait fonctionner. Il a le dos tourné à la porte. Colas rentre avec Elvire.)* Le jeune homme avec lequel vous aviez rendez-vous est arrivé. Vous êtes l'un et l'autre d'une exactitude rare. *(Présentant :)* Mademoiselle Anita Brook. *(Pierre se retourne et Elvire reste pétrifiée.)* Monsieur ?...

PIERRE. — Pietro Boris y Gonzales. *(S'inclinant :)* Mademoiselle...

ELVIRE. — Monsieur...

PIERRE, *très mondain.* — Mon crémier m'a longuement parlé de votre voiture. Il paraît que vous avez eu des ennuis en la conduisant...

ELVIRE. — Mais...

PIERRE. — Ne vous défendez pas d'avoir eu une mauvaise conduite, c'est si naturel dans Paris lorsqu'on est étrangère.

ELVIRE. — Que voulez-vous, monsieur ?

PIERRE. — Mais, mademoiselle, tout simplement acheter votre voiture. Ne m'attendiez-vous pas ?... *(Colas, très inquiet, les regarde l'un et l'autre.*

Clochette du magasin. Pierre, à Colas :) Un client pour vous. Ne le laissez pas s'impatienter...

Colas hésite un instant et sort à regret.

ELVIRE. — Que faites-vous ici ?

PIERRE. — Je viens de vous le dire.

ELVIRE. — Comment avez-vous eu mon adresse ?

PIERRE. — Faut-il vous répéter toujours la même chose ?... En allant chercher du lait chez mon crémier.

ELVIRE. — Vous avez eu tort d'entrer dans cette boutique.

PIERRE. — Vous m'avez dit que vous travailliez chez un antiquaire, j'adore les antiquités. Entre nous... la Simca est bien d'époque... ce n'est pas une copie ?

ELVIRE. — Je vous prie de vous en aller tout de suite.

PIERRE, *regardant par la vitre.* — Si vous saviez combien j'en ai assez de me promener dans une 15 chevaux. En me vendant cette voiture vous m'assureriez de sérieuses économies... Le moteur est en bon état ?

ELVIRE. — Lamentable. Les bielles sont coulées et le carburateur plein de trous.

PIERRE. — Je suis sûr que vous exagérez les dégâts.

ELVIRE. — A quoi rime cette comédie ?... Vous n'avez pas l'intention d'acheter une voiture et je n'ai pas non plus l'intention de vous la vendre.

PIERRE. — Pourtant, d'après les dires de l'antiquaire, vous étiez parfaitement décidée à vous défaire de votre Simca... Pourquoi refusez-vous de me la céder ?

ELVIRE. — J'ai mes raisons... Vous n'avez pas à les connaître...

Clochette de la porte et Colas revient.

COLAS. — Où en êtes-vous de vos pourparlers ?...

PIERRE. — Mademoiselle est très habile. Elle me vante si bien les qualités de sa voiture qu'elle me donne envie de l'essayer.

COLAS. — Vous voulez l'essayer ?

PIERRE. — Quoi de plus légitime ?

COLAS, *à Elvire.* — Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

ELVIRE. — Je ne demanderais pas mieux, mais nous n'irions pas loin. Il n'y a plus d'essence dans le moteur.

PIERRE. — Léger détail. J'ai cru voir une pompe devant votre garage.

ELVIRE. — Vous avez des bons ?...

PIERRE. — Ah ! non... Naturellement, vous ne vendez pas d'essence au marché parallèle ?...

COLAS, *digne.* — Oh ! monsieur... je vous défends même de supposer...

PIERRE. — Ne vous fâchez pas, je vous prie. Votre concurrent au coin de la rue est peut-être moins scrupuleux.

ELVIRE. — N'en croyez rien. Lui non plus ne vend pas d'essence sans bons.

PIERRE. — Eh bien, tant pis. Nous lui achèterons aussi les bons. Je vous suis, mademoiselle. *(Elvire sort. A Colas :)* Elle est très gentille, pas très au courant des petites combinaisons de notre vie actuelle, mais charmante...

Colas, inquiet, regarde la porte par laquelle ils sont sortis. On entend le bruit de la voiture qui s'en va. Colas vient au téléphone et compose un numéro.

COLAS. — « Allô... L'hôtel Select ?... Passez-moi M. Victor Gaussin, s'il vous plaît. Vous ignorez s'il est dans sa chambre ? Renseignez-vous, monsieur... Allô... Victor ?... »

VICTOR, *qui est entré et qui est debout derrière lui.* — Allô...

COLAS. — Allô...

VICTOR, *lui frappant sur le bras.* — Je suis là.

COLAS. — D'où viens-tu ?...

VICTOR. — De chez mon crémier. Où est Elvire ?

COLAS. — Elle essaie la voiture avec ton client.

VICTOR. — Vous voulez rire, j'ai été le chercher à domicile, mon client, il est dans la boutique et il attend.

COLAS. — La petite peste ! elle s'est bien moquée de moi...

VICTOR. — Qu'est-ce qu'il y a ?

COLAS. — Un jeune homme s'est présenté et t'a demandé. Je lui ai parlé de la voiture. Elvire est arrivée et ils sont partis tous les deux.

VICTOR. — Pas possible !

COLAS. — Tu as le téléphone de Pierre Cordier ?

VICTOR. — L'avocat ?... Oui, je l'ai inscrit sur mon calepin.

COLAS. — Appelle-le. Je veux savoir s'il est chez lui.

VICTOR. — Vous croyez que...

COLAS. — Fais ce que je te dis.

VICTOR. — C'est tout de même commode un calepin, on n'a qu'à l'ouvrir pour être renseigné et, dans la poche, c'est moins encombrant que l'annuaire du téléphone... *(A l'appareil :)* « Allô... Je suis chez M. Pierre Cordier ?... Il n'est pas là ?... De la part du Bonhomme Jadis. Non, madame... je ne suis pas un farceur, je suis antiquaire, 52, rue du Jardinet. Un monsieur est venu choisir une voiture et nous nous demandions s'il était bien Pierre Cordier... Ce doit être lui. »

Colas arrête la communication.

COLAS. — Elvire n'est pas loyale avec nous. Elle n'a pas hésité à attirer ici un garçon qui peut mettre le nez dans nos affaires. Il faut qu'elle ait perdu la tête !...

VICTOR. — Oh ! si vous vous méfiez de l'avocat pour ce qui est de nos petites combines, vous avez tort ! Quand vous le connaîtrez mieux vous vous apercevrez comme il est gentil et sympathique.

COLAS, *hors de lui.* — Je ne tiens pas à mieux le connaître. Tu prends toujours le parti d'Elvire contre moi, et elle agit à ton sujet de la même façon. Vous êtes deux ingrats. *(Victor hausse les épaules.)* Parfaitement, deux ingrats. Quand je vous ai connus vous battiez le pavé en crevant de faim, vous sentiez la misère...

VICTOR. — Et maintenant nous sentons le luxe... faudrait pas trop s'y fier.

COLAS. — Ce n'est pas de ma faute si les affaires sont moins bonnes et les gens plus méfiants.

VICTOR. — J'ai un copain qui travaille dans un vrai garage, comme vrai mécano, pour un vrai patron. Eh bien, il est plus à l'aise que nous. Le dimanche, quand nous sortons ensemble, c'est toujours lui qui paye la tournée, et Elvire et moi on a l'air de deux fauchés. Voilà.

COLAS. — Tu veux devenir un honnête homme ?... Actuellement, c'est un mauvais métier. *(On entend le ronflement de la voiture.)* Ce sont

eux, va retrouver ton client et fais-le patienter quelques minutes. *(Victor entre dans la boutique, puis Elvire avec Pierre.)* Déjà de retour ?...

ELVIRE, *jouant son rôle.* — A vrai dire, c'est à peine si nous sommes partis. Nous avons failli rester en panne sur le boulevard. Oui, l'embrayage est complètement coincé...

COLAS. — Non ?

ELVIRE. — Vous direz au garagiste que je suis très mécontente, la réparation n'a servi à rien. *(A Pierre :)* Je m'excuse, monsieur, je vous ai probablement fait perdre un temps précieux, mais je ne pouvais pas prévoir...

COLAS. — Ne vous tourmentez pas. Je suis certain que Monsieur comprend très bien les choses.

PIERRE. — Je les comprends de mieux en mieux et je suis passionnément intéressé par l'achat de cette voiture.

COLAS. — Malheureusement, vous n'êtes pas seul à vous y intéresser. *(A Elvire :)* Il y a dans la boutique un monsieur qui prétend vouloir acheter une Simca... et qui prétend aussi être l'ami d'un crémier.

ELVIRE, *interdite.* — Comment ?

PIERRE. — Vous devriez aller voir, mademoiselle. C'est peut-être un imposteur. Seulement, cette fois-ci, dans le cas où l'acheteur voudrait essayer la voiture, n'oubliez pas la carte grise. Tout à l'heure, vous aviez omis de l'emporter.

ELVIRE, *à Colas.* — Donnez-moi la carte grise.

COLAS. — Voilà.

Comme Elvire va prendre la carte, Pierre l'enlève des mains de Colas.

PIERRE. — Vous permettez ?... *(Il regarde la carte.)* Ah !... parfait... parfait... *(A Colas :)* Laissez-nous, vous.

COLAS. — Pardon ?...

PIERRE. — Vous ne comprenez pas... Fichez le camp dans la boutique.

COLAS. — Monsieur, vous êtes chez moi. Vos manières me déplaisent et c'est moi qui vous prie de sortir.

PIERRE. — Je n'ai pas envie de sortir.

COLAS. — Je peux vous y obliger...

PIERRE. — Vraiment ?... Appelez donc un agent de police.

ELVIRE. — Laissez-nous, Colas.

COLAS. — Mon enfant, je vous aime beaucoup, mais vous me mettez dans une situation très désagréable...

Il sort.

ELVIRE. — Ce n'est pas possible... Vous faites exprès de me jeter dans l'embarras. Que va penser Colas maintenant ?...

PIERRE. — Si seulement un enfant regarde cette carte grise, il s'apercevra qu'elle est maquillée.

ELVIRE. — Aucun enfant n'aura la curiosité de la regarder.

PIERRE. — L'alerte d'hier ne vous a pas donné à réfléchir ?... Vous allez continuer ?...

ELVIRE. — J'ai promis de m'occuper de cette affaire. Honnêtement je ne peux pas me dérober.

PIERRE. — Honnêtement...

ELVIRE. — Vous ignorez ce qui m'engage à Colas.

PIERRE. — Oh ! je me doute bien que vous ne collaborez pas ensemble en vue d'obtenir le prix Nobel. Hier je croyais que vous agissiez pour votre propre compte. Aujourd'hui je m'aperçois que vous appartenez à une bande.

ELVIRE. — Une bande ?...

PIERRE. — Parfaitement. Quand trois personnes se réunissent pour voler, cette association s'appelle une bande organisée, et les punitions sont doublées.

ELVIRE. — Au fond, votre justice encourage plutôt l'initiative personnelle ?...

PIERRE. — Est-ce Colas qui vous a appris votre métier ?...

ELVIRE. — Il m'a appris que voler pouvait devenir un métier. Avant de le connaître je prenais seulement ce qui me faisait envie : les jolis coupons d'étoffe, les bas de soie, les livres rares, puis un jour j'ai volé un bracelet en or et j'ai eu peur... si peur que je n'ai pas osé garder ce bijou. Je suis entrée dans cette boutique. J'ai proposé le bracelet à Colas. Il a tout de suite compris et m'en a offert un bon prix. Puis il m'a demandé de lui apporter d'autres bijoux.

PIERRE. — Vous les lui avez apportés ?...

ELVIRE. — Oui. Et aussi bien d'autres choses.

PIERRE. — Je comprends effectivement que vous soyez liée à Colas par un profond sentiment de reconnaissance. Pourtant, à votre place, je quitterais la boîte...

ELVIRE. — Plusieurs fois j'ai essayé de changer de vie. Rien n'a réussi.

PIERRE. — Vous manquez de persévérance. Ne vous découragez pas.

ELVIRE. — D'ailleurs mon métier, comme vous l'appelez, me passionne. Il est parfois très amusant de voler, vous savez... on connaît des émotions rares.

PIERRE. — Chacun prend son plaisir où il le trouve.

ELVIRE. — Moi je le trouve où je le prends.

PIERRE. — Hier je vous ai vue... et votre trac était plutôt pitoyable.

ELVIRE. — Je n'étais pas en forme. Donnez-moi la carte grise.

PIERRE. — Non.

ELVIRE. — Vous ne changerez rien en la gardant.

PIERRE. — Oh ! je sais... je sais... Si j'emporte cette carte vous en fabriquerez une autre, et si le client ne veut pas de la Simca vous trouverez bien une Citroën ou une Peugeot stationnée sur les boulevards.

ELVIRE. — Alors ?

PIERRE. — Alors, je ne veux plus être complice de vos escroqueries. D'abord j'exige que vous veniez immédiatement chez moi reprendre les zibelines.

ELVIRE. — Si elles sont toujours dans la caisse à eau il ne doit rester que leurs squelettes. J'aurais dû emporter des phoques.

PIERRE. — Vous méritez d'être punie. Vous serez punie.

ELVIRE. — Ayez donc un peu de patience. Vous savez mieux que moi qu'il y a une justice. *(Prestement elle lui enlève la carte grise des mains.)* Ne vous étonnez pas... j'ai tellement l'habitude. Adieu, maître Cordier... Nous nous reverrons peut-être un jour...

PIERRE. — Je ne crois pas. Je ne vois des gens de votre sorte que lorsqu'ils sont entre deux gendarmes, au tribunal correctionnel.

ELVIRE. — Alors vous avez peut-être une chance de me revoir bientôt. *(Montrant la carte grise:)* J'ai déjà ma carte d'entrée pour la Petite Roquette.

PIERRE. — Je veux vous parler... ailleurs qu'ici.

ELVIRE. — Soyez raisonnable... Vous savez très bien qu'il ne peut rien y avoir de commun entre le gentil garçon que vous êtes et la mauvaise fille que je suis. Quittons-nous seulement gentiment. Donnez-moi la main.

PIERRE, *prenant sa main.* — Vous crânez... et je sens que vous tremblez de peur.

ELVIRE, *s'en allant.* — Idiot ! ce n'est pas de peur que je tremble.

Elle sort par le garage. Pierre regarde à travers la vitre. On entend le bruit de la voiture qui s'en va. Colas est entré. Pierre se retourne et le voit.

PIERRE. — Vous... vous me faites l'effet d'une belle crapule.

COLAS. — Pardon ?

PIERRE. — Vous avez très bien compris. Je n'ai pas dit autre chose.

COLAS. — Vous ne devriez pas rester ici. Cette boutique n'est pas un endroit assez convenable pour un jeune homme aussi distingué.

PIERRE. — Si je vous cassais la figure... me trouveriez-vous toujours aussi distingué ?

COLAS. — Peut-être que non, mais ça ne servirait à rien.

PIERRE. — Je n'ai pas besoin que ça me serve. Casser la figure à quelqu'un qui vous dégoûte, c'est une fin en soi.

COLAS. — Je m'explique mal votre présence ici. Qu'êtes-vous venu chercher ?

PIERRE. — La preuve que cette jeune fille n'était pas tout à fait responsable de ses actes. Je l'ai.

COLAS. — Croyez bien que je n'ai sur Elvire qu'une influence relative.

PIERRE. — C'est une pauvre fille. Vous exploitez sa misère.

COLAS. — Comme elle vous plaît !... Elvire a un courage extraordinaire et un goût de l'aventure... Je suis parfois obligé de l'arrêter.

PIERRE. — Ce que vous pouvez me dégoûter...

COLAS. — Laissez-moi vous donner un conseil. N'essayez pas de la remettre dans le droit chemin. Vos efforts seraient inutiles. J'ai connu d'autres petites filles semblables, j'aime la jeunesse, elles sont incorrigibles : trop hardies et trop exigeantes pour s'adapter à une vie normale.

PIERRE. — Je vous préviens que, si cette petite a un ennui en vendant la voiture, je la défends et je vous mets tout sur le dos.

COLAS. — Elle n'aura pas d'ennuis. Elle est bien trop expérimentée dans ces sortes d'affaires.

Victor entre, l'air affolé.

VICTOR. — Colas... Colas... venez vite.

PIERRE. — Qu'y a t-il ?

VICTOR. — Elvire est entrée dans le bec de gaz du coin de la rue. La Simca est emboutie et le client est dans les pommes.

COLAS. — Il y a un agent sur les lieux ?...

VICTOR. — Non, j'ai dit que j'allais en chercher un.

PIERRE. — Retournez là-bas immédiatement. Faites en sorte que personne n'intervienne. Prenez des arrangements amiables avec l'accidenté. Surtout n'essayez pas de marchander.

VICTOR, *à Colas.* — Vous voyez qu'il est très complaisant.

COLAS, *impatient, à Pierre.* — Monsieur, si j'ai besoin de vos conseils, ce dont je doute, je vous aviserai ; pour l'instant, votre présence ici n'est pas indispensable. *(A Victor:)* Reconduis Mme Cordier et occupe-toi de la boutique.

Il sort par le garage.

VICTOR, *à Pierre.* — Vous croyez qu'elle va s'en sortir ?

PIERRE. — Je n'en sais rien et je ne peux même pas intervenir.

VICTOR. — Il vaut mieux laisser faire Colas. Il a tellement l'habitude. *(Clochette de la boutique. Victor sort et revient, l'air ennuyé.)* C'est pour vous.

Christine apparaît à la porte donnant sur la boutique.

PIERRE. — Christine...

ENSEMBLE. — Que faites-vous ici ?

CHRISTINE, *riant.* — Ça c'est drôle !... Répondez le premier, Pierre.

PIERRE. — Non, vous.

CHRISTINE. — Je vous en prie...

PIERRE. — Moi, ma chérie, je choisissais des bibelots anciens. Je voulais vous offrir une opaline.

CHRISTINE. — Une opaline aussi ?...

PIERRE. — Pourquoi aussi ?

CHRISTINE. — J'ai appris par un coup de téléphone que vous étiez en train d'acheter une voiture.

PIERRE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?...

CHRISTINE. — J'étais chez vous. J'attendais qu'on livre la cuisinière électrique quand on a téléphoné. On vend des voitures ici ?

PIERRE. — Pas du tout. Vous voyez bien que c'est un magasin d'antiquités.

CHRISTINE. — Je ne comprends pas.

PIERRE. — Moi non plus. Quelle heure est-il ?...

CHRISTINE. — 5 h. 30.

PIERRE. — C'est épouvantable !... J'avais un rendez-vous important à 5 heures et quart ! Heureusement que vous êtes là pour me le rappeler. Dépêchons-nous, Christine. Rentrons chez moi.

CHRISTINE. — Attendez, Pierre. Montrez-moi d'abord l'opaline.

PIERRE. — L'antiquaire est allé la chercher, avec un autre objet dont je veux vous faire la surprise. C'est aussi la raison pour laquelle vous ne devez pas rester ici.

CHRISTINE. — Vous m'avez préparé une surprise ?... Oh ! Pierre, que vous êtes gentil !...

Elle l'embrasse.

PIERRE. — Je suis très gentil. Aussi il ne faut pas me contrarier et me suivre immédiatement chez moi.

CHRISTINE. — Ah ! non... maintenant, je veux connaître la surprise...

PIERRE. — Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous à 5 heures un quart.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que ça peut faire ?

PIERRE. — Voyons, Christine... je ne dois pas négliger mes clients, et je m'étonne que ce soit vous qui me conseilliez de le faire. Je ne m'attendais pas à tant de légèreté de votre part.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que vous avez, Pierre ? Vous ne semblez pas dans votre état normal.

PIERRE. — Je ne suis pas bien.

CHRISTINE. — Vous êtes malade ?...

PIERRE. — Peut-être. Je me sens tout bizarre.

CHRISTINE. — D'où souffrez-vous ?...

PIERRE. — De nulle part. Je veux dire de partout.

CHRISTINE. — Alors, chéri, il ne faut pas rester ici.

PIERRE. — C'est exactement ce que je disais. Allons-nous-en tout de suite.

CHRISTINE. — Pierre, j'ai l'impression que vous me cachez quelque chose.

PIERRE. — Allons, bon... Que voulez-vous que je vous cache ?

CHRISTINE. — Je ne sais pas, mais tout me paraît si confus !... Cette voiture que vous n'achetez pas... cette opaline invisible... cet antiquaire qui vous laisse seul chez lui. Je demande des explications.

PIERRE. — Je vous les donnerai chez moi. Venez.

CHRISTINE. — Non. Expliquez-vous tout de suite.

PIERRE. — Mais je n'ai rien à expliquer. Tout est simple, naturel et votre suspicion, ma chère Christine, commence à devenir outrageante.

Elvire entre avec Victor. Elle est décoiffée, elle a le chapeau cabossé et elle essuie son front avec son mouchoir.

CHRISTINE, *suffoquée.* — Oh !... c'était ça, votre surprise ?...

PIERRE, *jouant la désinvolture.* — Quoi ?... Que voyez-vous d'extraordinaire ?

VICTOR, *à Pierre et Christine.* — Elle va avoir une bosse !... Vous n'auriez pas 2 francs ?

CHRISTINE. — Et le frère est là aussi ?... Ils sont venus vous retrouver tous les deux ?

PIERRE. — Pourquoi dites-vous qu'ils sont venus me retrouver ? Nous sommes ici dans une boutique où tout le monde peut entrer et sortir à sa guise...

CHRISTINE. — Vous vous moquez de moi ?...

PIERRE. — Non, mais si je vous disais la vérité, vous ne la croiriez pas.

CHRISTINE. — Ah ! certainement non. *(A Elvire :)* Vous avez une fameuse audace, mademoiselle.

ELVIRE. — J'ai surtout un grand coup sur la tête.

CHRISTINE. — Et vous croyez que je vais laisser passer ça sans intervenir ?

ELVIRE. — Ne vous donnez pas la peine... Victor est allé chercher de l'eau fraîche. Dans un quart d'heure il n'y paraîtra plus.

CHRISTINE. — Voulez-vous, s'il vous plaît, me donner une explication valable ?

ELVIRE. — Oh ! c'est très simple. J'étais nerveuse, mal disposée. Je n'ai vu ni le trottoir ni le bec de gaz du coin de la rue.

CHRISTINE. — Que me racontez-vous ?

PIERRE. — Christine, je vous propose encore une fois de nous en aller.

CHRISTINE, *à Elvire.* — Si je comprends bien vous avez eu un accident en conduisant une voiture ?

ELVIRE. — Exactement. *(A Victor :)* Tu devrais aller voir si le client a repris connaissance.

VICTOR. — Avec ce que le pharmacien lui a fait boire, il y avait de quoi réveiller un mort.

ELVIRE. — Je te dis d'y aller !

VICTOR. — Oh ! elle est brutale !

Il sort.

CHRISTINE. — Voulez-vous me dire, mon cher, pourquoi Mademoiselle a eu un accident dans une voiture ?

PIERRE. — Je l'ignore. Je n'étais pas là.

CHRISTINE. — Moi, je vais vous le dire : parce qu'elle la conduisait pour la première fois. Vous étiez bien venu ici pour acheter une voiture... Seulement ce n'est pas à moi que vous comptiez l'offrir.

ELVIRE. — Permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur la plus complète...

CHRISTINE, *à Elvire.* — Vous, taisez-vous. Vous vous êtes assez moquée de moi.

ELVIRE. — Pardon ?...

CHRISTINE. — Croyez-vous que je n'ai pas compris que votre petite scène d'hier a été manigancée de toutes pièces et que votre cravate en zibeline était cousue de fil blanc...

ELVIRE. — Non ?... Vraiment.

CHRISTINE. — Parfaitement. J'ai l'honneur de vous informer, mademoiselle, que vous n'êtes pas une voleuse.

ELVIRE. — C'est tout de même réconfortant quelqu'un qui vous rend justice !...

PIERRE. — Christine... Je suis atterré par le ridicule dans lequel vous vous ébrouez.

CHRISTINE. — Il n'y a qu'un grotesque ici. C'est vous !

PIERRE. — Tandis que vous, n'est-ce pas... vous dominez la situation. Que dis-je... vous la survolez !...

CHRISTINE. — Si cette fille n'était rien pour vous, vous ne seriez pas ici avec elle.

ELVIRE. — Calmez-vous. Je vais vous raconter bien gentiment...

CHRISTINE. — Taisez-vous. Vous mentez...

ELVIRE, *résignée.* — Alors !...

PIERRE. — Encore une fois, Christine, partons. Nous nous expliquerons chez moi.

CHRISTINE. — Je ne retournerai jamais chez vous, et demain maman viendra vous rendre la bague que vous m'aviez offerte pour nos fiançailles.

PIERRE. — Vraiment, vous ne voulez pas me laisser vous expliquer...

CHRISTINE. — M'expliquer quoi ?... Que vous aviez une maîtresse et que vous m'avez toujours menti ?... Oh ! je sentais bien que quelque chose n'allait pas entre nous, qu'il y avait une influence mystérieuse qui nous séparait. C'était elle...

ELVIRE. — Je vous jure que votre fiancé n'est rien pour moi.

CHRISTINE. — Je ne vous crois pas. Je m'en vais... mais je m'en vais seule. *(A Pierre :)* Restez avec votre bonheur s'il est ici, mais je vous déteste... Je vous déteste, vous m'entendez, je vous déteste.

Elle prend un vase sur une étagère et le brise, puis elle sort dignement.

ELVIRE. — Qu'est-ce qu'elle a cassé ?

PIERRE. — Une opaline.

ELVIRE, *regardant.* — Drôle d'idée aussi d'avoir donné rendez-vous à votre fiancée dans la boutique.

PIERRE. — Quelqu'un lui a donné rendez-vous à ma place !

ELVIRE. — Quelqu'un ?...

Regard vers le garage.

PIERRE. — Oh ! votre compagnie est fertile en distractions les plus variées. Vous avez failli me faire arrêter pour complicité. Vous avez laissé chez moi une pièce à conviction qui peut me faire passer pour un recéleur, vous m'avez baladé dans une voiture volée, et grâce à vos soins mes fiançailles sont rompues. Mais qu'importe... ne vous excusez pas... c'est la moindre des choses.

ELVIRE. — Si votre fiancée vous aime, si vous l'aimez, elle vous pardonnera volontiers et demain vous rirez ensemble de moi.

PIERRE. — J'en doute.

ELVIRE. — Vous m'en voulez beaucoup ?

PIERRE. — Oui, assez.

ELVIRE. — Vous me détestez ?

PIERRE. — Je ne crois pas. *(Elvire continue à tamponner son front.)* Vous avez encore mal ?

ELVIRE. — Encore un peu.

PIERRE. — Permettez que je voie. *(Il regarde.)* Oh ! ce n'est pas bien méchant.

Il sort une pièce de 2 francs et la lui met sur le front.

ELVIRE. — Ça me donne de grands coups dans la tête. Je voudrais savoir si cette brouille avec votre fiancée vous cause beaucoup de chagrin ?

PIERRE. — Aucun, et ça c'est encore de votre faute, car normalement je devrais être très malheureux ! Mais... le moyen d'être malheureux quand vous me regardez avec ces yeux-là.

ELVIRE. — Excusez-moi, je n'en ai pas d'autres.

PIERRE. — Levez la tête que je voie si vous n'avez rien sur les paupières. *(Elvire lève la tête.)* C'est vrai ce que vous m'avez dit hier avant de vous en aller ?

ELVIRE. — Si vous aviez un peu de tact, vous ne me poseriez pas cette question.

PIERRE. — Admettons que je sois un grossier personnage.

ELVIRE. — Hier était hier, et je croyais aller en prison.

PIERRE. — Si vous étiez allée en prison, vous m'auriez vu tous les jours, pendant de longues heures, en tête à tête dans votre cellule. Mais j'ai tort de vous dire cela. Je vais vous donner des regrets.

ELVIRE. — Prétentieux !...

PIERRE. — C'est la première fois, vous savez, qu'une jeune fille me fait une déclaration aussi directe. J'ai tout de même reçu un certain choc...

ELVIRE. — Vous vous moquez de moi ?...

PIERRE. — Allons, jeune fille... pas de fausse modestie.

ELVIRE. — C'est la raison pour laquelle vous êtes venu aujourd'hui ?

PIERRE. — C'est la principale raison. Autant être sincère, pas vrai ?... Passons aux affaires sérieuses. J'espère que vous vous rendez compte qu'actuellement vous êtes un danger public ?...

ELVIRE. — Un danger public, moi ?...

PIERRE. — Parfaitement. Vous ne pouvez pas continuer indéfiniment à dévaliser les grands magasins, à rompre les mariages et à lancer les amis des crémiers dans les becs de gaz.

ELVIRE. — J'avoue que chaque jour je me demande ce qui va encore m'arriver. Tenez, ce matin, en m'éveillant, j'ai pensé à vous, je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, et je me suis demandé si je vous reverrais...

PIERRE. — Vous m'avez revu et je vous jure que vous ne m'aurez pas revu pour rien. Elvire... il faut absolument que vous rentriez dans le droit chemin...

ELVIRE. — Que voulez-vous que je fasse ?...

PIERRE. — D'abord me suivre chez moi.

ELVIRE. — C'est ce que vous appelez le droit chemin ?...

PIERRE. — Vous prendrez les zibelines.

ELVIRE. — Ah ! bon. Vous me les rendez ?

PIERRE. — Non. C'est vous qui allez les rendre au directeur des Galeries. Puis vous vous préparerez à changer d'existence.

ELVIRE. — Comment voulez-vous que je change d'existence... puisque je ne peux pas vivre autrement...

PIERRE. — Vous pouvez vivre autrement. Voyons, il doit bien exister dans la vie quelqu'un en qui vous ayez confiance et qui pourrait vous aider à repartir à zéro. Un parent... un ami...

ELVIRE. — Même en cherchant bien, je ne vois personne.

PIERRE. — Vous cherchez mal.

ELVIRE. — Vous croyez vraiment que je peux redevenir une jeune fille comme les autres ?

PIERRE. — J'en suis sûr. Vous êtes très jeune, vos fautes passées ne sont pas irréparables. L'essentiel est que vous partiez d'ici.

ELVIRE. — Partir d'ici... pour aller où ?

PIERRE. — Je connais une petite pension de famille où vous pourriez vous installer assez vite... ce soir, par exemple.

ELVIRE. — Et demain ?...

PIERRE. — Demain, vous vous mettrez au travail. Mon père est le directeur général des aspirateurs Vox. Sur ma recommandation, on vous engagera tout de suite comme démarcheuse.

ELVIRE. — C'est difficile de placer des aspirateurs ?

PIERRE. — Moins difficile que de les voler.

ELVIRE. — Qu'est-ce que je gagnerai ?

PIERRE, *impatienté*. — Vous gagnerez votre vie. Vous avez une chance unique de recommencer votre existence, allez-vous la laisser échapper ?

ELVIRE. — Je n'ai pas dit que j'allais la laisser échapper.

PIERRE. — Je vous accorde quelques secondes pour vous décider, car j'ai hâte de sortir de cette sale boutique. Allons, réfléchissez... Choisissez l'avenir que vous préférez.

ELVIRE. — Si je fais ce que vous me demandez... je vous verrai souvent ?

PIERRE. — Chaque fois que nous aurons besoin de nous voir.

ELVIRE. — Votre fiancée ne vous empêchera pas de vous occuper de moi ?

PIERRE. — Avec vous je ne crois pas que j'aurai le temps de beaucoup m'occuper de ma fiancée...

ELVIRE. — Eh bien, j'accepte.

PIERRE. — Alors, n'attendez pas le retour de Colas. Partons d'ici immédiatement.

ELVIRE. — Soit. Allons-nous-en... *(Elle va prendre le carton dans lequel est pliée sa robe.)* Laissez-moi prendre ma robe... Je l'ai tout de même bien gagnée...

Ils vont vers le garage. Entre Victor.

VICTOR. — Tout est arrangé. Mais Colas a dû lâcher 10.000 balles pour que le client ne porte pas

plainte. Aussi on ne peut pas dire qu'il soit aujourd'hui dans un de ses meilleurs jours. Où vas-tu, Elvire ?

ELVIRE. — Je m'en vais.

VICTOR. — Pour longtemps ?...

ELVIRE. — Pour quelque temps...

VICTOR. — Ah ?... *(Il regarde Pierre et comprend.)* Bon... Bon... Et Colas ?

ELVIRE. — Dis-lui ce que tu voudras. Que je pars en voyage... que je lui écrirai...

VICTOR. — Tu ne préférerais pas lui dire ça toi-même ?

PIERRE. — Si votre patron a une communication à adresser à Elvire, dites-lui que je serai toujours là pour la recevoir.

Il sort.

VICTOR. — Elvire, fais attention !... Je ne veux pas t'empêcher de vivre ta vie, mais, tout de même... Jusqu'ici tu étais une fille si convenable...

ELVIRE, *gentiment.* — Ne prends pas cet air consterné, il ne m'arrive rien que de très heureux, tu sais... Au revoir.

VICTOR. — Au revoir, mon Minet ! *(Elle sort.)* Ça alors...

Il marche de long en large dans la boutique, très inquiet.

COLAS, *entrant.* — Ça alors !... Pour du beau travail, Elvire a fait du beau travail... Sans compter qu'il faut se mettre immédiatement à réparer la voiture. Mais qu'est-ce que les filles ont dans la tête, mon Dieu !... Où est-elle ?...

VICTOR. — Elvire ?... Je ne sais pas.

COLAS. — Elle a eu peur de mes reproches ? Elle s'est éclipsée ?...

VICTOR. — Oui. Elle s'est éclipsée.

COLAS, *regardant Victor, et durement.* — Elle est partie ?

VICTOR. — Oui.

COLAS. — Seule ?

VICTOR. — Non.

COLAS, *après un silence, se dominant.* — Cela n'a pas grande importance, elle reviendra... *(Un temps.)* Eh bien, il est 7 heures. Va fermer la boutique.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Au lever du rideau, Elvire passe l'aspirateur électrique sur le tapis. On entend la sonnerie de la porte. Elle arrête l'appareil, écoute, très inquiète. La sonnerie s'arrête, elle remet l'appareil en marche. Pierre entre par la porte intérieure. Leurs premières répliques sont couvertes par le ronflement de l'appareil.

PIERRE. — Qu'est-ce que tu fais ?

ELVIRE. — Tu le vois, je m'exerce.

PIERRE. — Tu as bien placé les petits tuyaux ?

ELVIRE. — Comment ?

PIERRE. — Je te demande si tu as bien placé les petits tuyaux. Arrête... On ne s'entend plus. *(Il débranche l'appareil.)* C'est la première fois que tu te sers d'un aspirateur ?...

ELVIRE. — J'habitais l'hôtel, on ne me demandait pas de nettoyer les tapis. Tu as terminé ton travail ?...

PIERRE. — Non. J'avais dans mon bureau un client qui m'expliquait une grave affaire, je lui ai dit : « Excusez-moi, mais il y a là tout près une petite que j'adore et que je n'ai pas assez embrassée ce matin. »

ELVIRE. — Tu avais hâte de me voir ?...

PIERRE. — Je n'aurais pas pu tenir une minute de plus. Et toi... tu ne t'es pas ennuyée ?...

ELVIRE. — Pas une seconde. J'ai fait notre petit ménage. J'ai joué à la maîtresse de maison et j'ai imaginé que je vivais avec toi depuis plusieurs mois. C'était une très belle histoire.

PIERRE. — Ravissante !... Raconte-la-moi.

ELVIRE. — Il était une fois un garçon et une fille. Le garçon était avocat, la fille... non elle ne l'était pas encore puisque mon histoire commence il y a un an. Elle sortait de l'école Pigier avec un beau diplôme...

PIERRE. — Elle voulait travailler. Elle s'est présentée chez l'avocat. Un garçon qui s'ennuyait tellement que sans enthousiasme il songeait à se fiancer...

ELVIRE. — Elle était pleine de bonne volonté mais si faible devant les tentations qu'elle était sur le point de faire des sottises.

PIERRE. — ... Il a compris qu'elle avait besoin de conseils, d'amitié et il est d'abord devenu son grand ami.

ELVIRE. — Elle n'a pas fait de sottises...

PIERRE. — Puis en la voyant sans cesse auprès de lui il s'est aperçu qu'elle était adorable !...

ELVIRE. — Elle le trouvait irrésistible...

PIERRE. — Ils se sont aimés.

ELVIRE. — Ils s'aiment encore.

PIERRE. — Et tout laisse supposer que ce n'est pas fini.

ELVIRE. — Dommage que mon histoire ne soit pas vraie.

PIERRE. — Elle peut si bien le devenir.

ELVIRE. — Tu es heureux, Pierre ?...

PIERRE. — Je suis merveilleusement heureux.

ELVIRE. — Tu ne regrettes pas de m'avoir gardée hier ?...

PIERRE. — Je regrette de ne pas t'avoir gardée avant-hier. Nous avons perdu des heures précieuses.

ELVIRE. — Nous les rattraperons, va...

Elle prend sa robe et la plie soigneusement.

PIERRE. — Qu'est-ce que tu fais ?

ELVIRE. — Mes bagages.

PIERRE. — Tu veux partir ?...

ELVIRE. — Ne faut-il pas que je m'en aille ?...

PIERRE. — Pour aller où ?

ELVIRE. — Là, je ne sais quoi te répondre. Hier je m'appelais Anita Brook et j'habitais un palace.

Mais les palaces sont chers et je ne crois pas que Colas accepte de régler ma note cette semaine.

PIERRE. — Alors ?

ELVIRE. — Tu m'as dit que tu avais choisi pour moi une pension de famille modeste et convenable.

PIERRE. — Oui, mais rien ne presse. Tu peux rester ici encore quelques jours.

ELVIRE. — Je ne demande pas mieux.

Elle déplie joyeusement sa robe.

PIERRE. — Tu es un étrange petit personnage. On croirait que tu ne sais pas le bonheur que j'ai de te garder.

ELVIRE. — Si l'on apprend que j'habite chez toi...

PIERRE. — Personne ne t'a vue, on ignore même ta présence ici.

ELVIRE. — Tu ne pourras pas me camoufler éternellement. Ce matin on a sonné deux fois à cette porte et le téléphone n'a pas cessé d'appeler.

PIERRE. — Tu n'as pas répondu ?...

ELVIRE. — Non, puisque tu m'avais défendu de répondre. Pierre... si nous débranchions l'appareil ?...

PIERRE. — Non, Elvire... Il est temps, au contraire, d'affronter courageusement l'ennemi. J'ai l'intention d'être très loyal avec Christine, de lui dire toute la vérité.

ELVIRE. — Quelle vérité ?

PIERRE. — Que je croyais l'aimer, mais que je t'ai connue et qu'il a suffi d'un jour pour que j'apprenne ce que c'est que d'être véritablement amoureux.

ELVIRE. — Elle sera bien contente de savoir ça.

PIERRE. — On ne peut pas penser qu'au bonheur des autres, non ?... Et puis je suis peut-être un sans-cœur, un insensible, mais j'ai l'impression que hors toi et moi il n'existe personne au monde.

ELVIRE. — C'est curieux que je sois dans le même état d'esprit.

PIERRE. — Où sont les zibelines ? Tu les as encore cachées ?

Elvire va chercher les zibelines pendues à un portemanteau et les montre à Pierre.

ELVIRE. — Regarde...

PIERRE. — Elles sont magnifiquement revenues...

ELVIRE. — Oh ! c'est de la bonne qualité : « résiste au feu, au fer, à l'eau et au poison ».

PIERRE. — Prends ce petit carton, tu vas en faire un paquet et nous le renverrons au directeur des Galeries, histoire de lui faire une surprise. Tu imagines sa tête en les recevant ?

ELVIRE. — J'imagine surtout celle de la vendeuse, et je l'entends : « Cette petite... j'avais bien dit qu'elle avait l'aspect honnête ! »...

PIERRE. — Je n'ose pas dire à ma secrétaire de porter ce paquet à la poste.

ELVIRE. — Je le porterai moi-même, c'est la moindre des choses. *(Sonnerie du téléphone.)* Ne réponds pas, Pierre.

PIERRE. — Il faut répondre, chérie ! *(La main sur l'appareil :)* Tu paries pour qui, toi ?

ELVIRE. — Pour Colas.

PIERRE. — Moi, pour Christine. *(Il décroche l'appareil :)* « Allô... oui... Bonjour, madame Le Dantec... oui, j'étais en effet très occupé et j'avais prié qu'on ne me dérangeât pas... Non, hélas !... il ne s'agit pas d'un malentendu. Je me reconnais coupable et j'accepte le verdict de Christine. Oh ! il n'y a plus rien à arranger... Me voir ?... Mais pourquoi ?... Je vous assure que toute réconciliation est impossible... Ah ! non... je vous prie surtout de ne pas faire intervenir mon père... Comment ?... Comment ?... » Elle a raccroché...

Il raccroche.

ELVIRE, *affolée.* — Tu vois qu'il ne fallait pas répondre... On veut déjà nous séparer... Ne dis pas non. Elle a parlé de faire intervenir ton père.

PIERRE. — Alors, rassure-toi, mon père n'a jamais compris pourquoi j'allais épouser Christine...

ELVIRE. — Ton père doit être un homme très intelligent.

PIERRE. — Il est aussi très curieux. Si Mme Le Dantec lui parle, nous devons nous attendre à le voir surgir d'une minute à l'autre.

ELVIRE. — Ah ! mon Dieu !...

Elle prend sa robe et recommence à la plier.

PIERRE. — Tu veux encore t'en aller ?... Décidément, c'est une idée fixe.

ELVIRE. — Si ton père me trouve ici ?... S'il te demande qui je suis... que répondras-tu ?...

PIERRE. — J'inventerai une histoire.

ELVIRE. — Si tu le permets, je l'inventerai moi-même. J'ai l'habitude.

PIERRE. — Ne pense plus à ça. Regarde-moi. Je ne veux pas que tu sois triste. Personne ne peut plus nous séparer.

ELVIRE. — Je souhaite que tu dises vrai.

PIERRE. — Je vais dicter mon courrier. Tu vas en profiter pour porter ce paquet à la poste.

ELVIRE. — Le temps de mettre un peu d'ordre dans cette pièce et j'y cours.

PIERRE. — Tu m'aimes ?...

ELVIRE. — Je t'aime.

PIERRE. — Tu te moques de tout le reste ?...

ELVIRE. — Eperdument.

PIERRE. — Garde ces bonnes dispositions et attends-moi.

Il sort. Pierre sorti, Elvire essaie de remettre l'aspirateur dans sa boîte. On sonne. C'est Victor.

VICTOR. — Tu es seule ?

ELVIRE. — Oui.

VICTOR. — Je peux entrer ?

ELVIRE. — C'est-à-dire que...

VICTOR. — Bonjour, mon Minet, je suis bien content de te voir.

ELVIRE. — Pourquoi es-tu venu, Victor ?... Qu'est-ce que tu veux ?

VICTOR. — La carte grise de la Simca : tu l'as emportée en t'en allant. Non seulement tu nous as laissés avec ton moribond sur les bras, mais tu t'es envolée avec la carte.

ELVIRE. — C'est vrai. Je n'y avais même pas pensé. Où l'ai-je mise ?

Elle cherche dans son sac.

VICTOR. — Cherche-la. C'est tout de même pas un bouchon de carafe et faut pas jouer avec.

ELVIRE. — La voilà. Comment allez-vous faire avec ce nom d'Anita Brook ?

VICTOR. — On se débrouillera. On passera encore un peu de Corrector.

ELVIRE. — Mon petit Victor, j'aimerais bien que

tu ne remettes plus les pieds ici. Je ne suis pas chez moi, tu comprends. Alors c'est une question de préséance.

VICTOR. — De quoi ?

ELVIRE. — D'opportunité si tu préfères. Ta présence n'est pas opportune.

VICTOR, *froissé.* — Bon, j'ai compris. Tu veux que je m'en aille tout de suite ?

ELVIRE. — Non, je vais t'offrir un peu d'alcool.

VICTOR. — Tu es bien bonne, ça me réchauffera. J'ai oublié mon cache-col et je suis transi.

ELVIRE. — Pourquoi n'as-tu pas emporté ton pardessus ?

VICTOR. — J'en ai plus. Je l'ai vendu au garçon de l'hôtel.

ELVIRE. — Tu veux un canard ?

VICTOR. — Bien sûr, comme d'habitude.

ELVIRE. — Victor, tu devrais te décider à travailler. Tu avais bien un métier, n'est-ce pas ?

VICTOR. — J'étais pâtissier.

ELVIRE. — Eh bien, c'est bon la pâtisserie.

VICTOR. — Penses-tu ! On ne fabrique plus des gâteaux que deux fois par semaine et, pour éviter les extra, les boulangers ont appris le métier. Plus moyen de gagner sa vie avec les choux à la crème et les saint-honoré.

ELVIRE. — Cherche autre chose.

VICTOR. — C'est partout pareil, crois-moi. Tu vas travailler, toi ?

ELVIRE. — Oui, je vais placer des aspirateurs.

VICTOR. — Non ?

ELVIRE. — Je me présenterai chez les gens et je ferai des démonstrations avec mon appareil pour les engager à l'acheter.

VICTOR. — Tu me jures que le premier endroit où tu iras aspirer la poussière ne sera pas une bijouterie ?

ELVIRE. — Oui, je te le jure.

VICTOR. — Dommage, il y avait de l'idée. Mais j'ai toujours froid, mon Minet. Tu aurais pas un pull-over à me prêter ?

ELVIRE. — Ah ! non. L'autre jour je t'ai prêté une liseuse et tu ne me l'as pas rendue.

VICTOR. — Attends encore un peu. Gaston recopie le modèle.

ELVIRE. — Dis-lui qu'il se dépêche... La Simca est très démolie ?

VICTOR. — Elle est réparée. On a travaillé toute la nuit au garage. Tu peux la voir, elle est juste devant la porte.

ELVIRE. — Tu l'as amenée ici ! *(Elle va à la fenêtre et regarde.)* Ce n'est pas possible !... Vous êtes fous ! Vous l'avez peinte en rouge.

VICTOR. — C'est pour qu'on la remarque moins.

ELVIRE. — Parce que tu trouves que le rouge n'est pas une couleur voyante.

VICTOR. — C'est une couleur moins voyante que le noir, qui était sa vraie couleur... Tu as parlé de ta nouvelle décision à Colas ?

ELVIRE. — Je n'ai pas besoin de lui en parler.

VICTOR. — Ce n'est pas ce qu'il dit. Tu devrais te méfier, Elvire, tu le connais Colas... Avec ses airs bonasses, il est mauvais comme la gale...

ELVIRE. — Je sais...

VICTOR. — Et ta petite idylle le rend parfaitement nerveux.

ELVIRE. — Je dois de l'argent à Colas.

VICTOR. — Moi non, il ne m'a jamais rien prêté.

ELVIRE. — Je me demande comment je pourrais m'acquitter envers lui.

VICTOR. — Fais attention... Si tu le laisses tomber sans rien lui donner, il te fera des misères. Il sait des choses sur toi, il peut parler.

ELVIRE. — Tu as raison. *(Elle hésite un instant, puis défait le carton où sont les zibelines et tend la fourrure à Victor.)* Tu la donneras à Colas, tu lui diras que c'est une garantie sur ma dette.

VICTOR. — Il sera pas volé.

ELVIRE. — Mets-la dans ta poche, voyons. Tu n'as pas l'intention de la porter autour du cou.

Victor met les fourrures dans sa poche. Elvire refait le paquet tel qu'il était.

VICTOR. — Faut-il que tu sois chipée. Pourquoi disais-tu que les histoires d'amour ne t'intéressaient pas ?

ELVIRE. — Parce que c'était la vérité. Maintenant, j'ai changé d'avis. Tu ne comprends pas ça ?

VICTOR. — Tais-toi, le cœur m'a fait rater toute ma vie. Si je n'étais pas sentimental comme un rossignol, je serais riche. *(On sonne.)* Tu attends des visites ? Veux-tu que je regarde par le trou de la serrure... *(Il va regarder.)* C'est un vieux monsieur très distingué, un peu chauve, mais avec un front noble.

Elvire va ouvrir. M. Cordier entre.

CORDIER. — Je m'excuse. Pierre Cordier n'est pas ici.

ELVIRE. — Vous devez vous tromper, monsieur. Le cabinet de Me Cordier est juste en face, sur le couloir.

CORDIER. — Je ne veux pas le voir à son cabinet. Si vous le permettez, je l'attendrai ici.

ELVIRE. — Voulez-vous que je l'informe de votre visite ?

CORDIER. — Non, ne le dérangez pas. J'ai tout mon temps. *(Petit silence, puis à Victor:)* Vous êtes dans la magistrature, monsieur ?

VICTOR. — Moi ?... oh ! non. En voilà une idée. Pourquoi supposez-vous une chose pareille ?

CORDIER. — Parce qu'étant chez Pierre Cordier je pensais que vous aviez la même profession que lui.

VICTOR. — Je suis dans les affaires : vente et achat d'automobiles.

CORDIER. — Ce doit être un fichu métier en ce moment...

VICTOR. — Pas quand on a comme moi des occasions de premier ordre. Si je vous montrais mon catalogue...

ELVIRE, *à Victor.* — Je m'excuse, monsieur, mais vous oubliez votre rendez-vous ?

VICTOR. — Quel rendez-vous ?

ELVIRE. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez un rendez-vous urgent... très loin d'ici.

VICTOR. — C'est vrai. J'allais oublier. Excusez-moi, cher monsieur. *(A Elvire:)* Mes hommages, mademoiselle. *(A Cordier:)* Au revoir, monsieur.

Elvire raccompagne Victor, revient à l'aspirateur et cherche à nouveau à le débrancher.

CORDIER, *qui la regarde faire.* — Non, mademoiselle, si vous vous y prenez ainsi, vous n'arriverez jamais à le démonter.

ELVIRE. — Ah !

CORDIER. — Les pièces sont incurvées l'une dans

l'autre, il suffit d'une petite torsion à droite pour les séparer. *(Il se lève.)* Vous allez voir comme c'est simple. *(Il essaie de séparer les tuyaux et n'y arrive pas.)* Tiens, tiens...

ELVIRE. — Un peu de rouille, probablement.

CORDIER. — Impossible, cet appareil est neuf, c'est un des tout derniers modèles. Théoriquement ces tuyaux devraient se détacher l'un de l'autre sans aucune peine.

ELVIRE. — En pratique, il faut certainement un marteau.

CORDIER. — Cet appareil marche bien ?

ELVIRE. — Couci-couçà. Je m'en suis servie ce matin avec beaucoup d'application. Eh bien, voyez là... sur le tapis, il reste encore du fil, une allumette... une épingle...

CORDIER. — Voyons ! *(Ils s'accroupissent tous les deux à terre.)* C'est exact. Les angles doivent être défectueux.

ELVIRE. — C'est-à-dire qu'avec leur forme tarabiscotées les tiges se bouchent irrésistiblement.

CORDIER. — Vous croyez ?

ELVIRE. — Voyons !... Au fond, ces nouveaux appareils, ce n'est que de la camelote.

CORDIER, *suffoqué.* — Comment ?

ELVIRE. — Cet appareil est vraiment trop compliqué. Un modèle plus simple serait plus rationnel.

CORDIER. — Vous avez des idées originales sur les aspirateurs, mademoiselle.

ELVIRE. — Oh ! vous savez... ce n'est pas moi qui les fabrique.

CORDIER. — Non, c'est moi.

ELVIRE. — Comment ?

CORDIER. — Je suis Arsène Cordier, directeur général des aspirateurs Vox.

ELVIRE. — Oh ! monsieur, je vous demande pardon.

CORDIER. — Ne vous excusez pas, je vous prie. Tout ce que vous venez de me dire est extrêmement intéressant.

ELVIRE, *affreusement gênée et inquiète.* — Asseyez-vous, monsieur.

CORDIER. — Merci, mademoiselle. *(Cette fois, ils s'asseyent tous les deux. Elvire prend dans la corbeille à ouvrage une chaussette et commence à la repriser.)* J'ai reçu tout à l'heure un coup de téléphone assez imprévu. C'est une certaine Mme Le Dantec qui me l'adressait. Vous connaissez ?

ELVIRE. — Vaguement.

CORDIER. — Sa fille devait épouser mon fils, je dis « devait » car il y a, paraît-il, dans la vie de Pierre une femme fatale pour laquelle il rompt ses engagements. Vous n'avez pas une idée sur l'identité de cette femme fatale ?...

ELVIRE. — Pas du tout, monsieur.

CORDIER. — Excusez ma brutalité : il y a longtemps que vous êtes la maîtresse de mon fils ?

ELVIRE. — Mais, monsieur...

CORDIER. — Ne trichez pas, je vous prie.

ELVIRE. — Si je vous disais qu'il n'y a que vingt-quatre heures vous ne le croiriez pas. Il y a un an environ.

CORDIER. — Un an... voyez-vous ça... Quel est votre métier, mademoiselle ?

ELVIRE. — J'en exerce plusieurs, monsieur. Il est si difficile pour une jeune femme de gagner honnêtement sa vie.

CORDIER. — Vous avez une famille ?...

ELVIRE. — A douze ans j'étais orpheline. Aînée de dix enfants je leur ai servi de mère, car la mégère qui nous avait recueillis nous battait...

CORDIER. — Tous les onze ?... Elle n'était pas fainéante !...

ELVIRE. — J'ai dû travailler très durement, parfois la nuit et le jour. J'ai passé par de cruelles épreuves.

CORDIER, *souriant.* — J'adore les mélos et vous les racontez à la perfection.

ELVIRE. — Vous ne me croyez pas ?

CORDIER. — Pas du tout, mais je passerais ma vie à vous écouter mentir. Vous aimez Pierre ?

ELVIRE. — Je l'adore.

CORDIER. — Ce n'est plus du jeu, voilà que vous dites la vérité.

ELVIRE. — Vous n'êtes pas fâché, monsieur... vous ne m'en voulez pas ?

CORDIER. — Pas le moins du monde. Il me paraît seulement indispensable de vous connaître davantage ?

ELVIRE. — Bien sûr.

CORDIER. — Aussi, si vous le permettez, je viendrai vous voir de temps à autre. Nous échangerons des idées sur la meilleure façon de fabriquer les aspirateurs. Tenez, je crois que j'ai une idée magnifique. Nous allons déjeuner ensemble aujourd'hui même.

ELVIRE. — Je vais prévenir Pierre.

CORDIER. — Ah ! non... laissons-lui la surprise de ce repas familial. En nous voyant réunis à son insu, il sera horriblement vexé. Que pariez-vous ? 2.000 francs ?

ELVIRE. — Je ne les ai pas, monsieur.

CORDIER, *lui donnant deux billets de 1.000.* — Les voilà. Servez-vous-en pour faire notre petit marché.

ELVIRE. — Que voulez-vous que j'achète ?

CORDIER. — Ce que vous préférez, voyons !...

ELVIRE. — Que vous êtes gentil, monsieur !... Quand je pense que j'avais si peur de vous.

CORDIER. — Et moi donc !... Je craignais que vous ne fussiez une personne très dangereuse !... Nous voici rassurés l'un et l'autre... Dépêchez-vous, mon enfant.

ELVIRE. — Je serai de retour dans cinq minutes... A tout à l'heure, monsieur.

Elle sort. M. Cordier va à l'aspirateur, le regarde soucieux et commence à le faire fonctionner.

PIERRE, *ouvrant la porte.* — Coucou...

CORDIER. — Coucou...

PIERRE. — Papa... Qu'est-ce que tu fais là ?

CORDIER. — Tu le vois, je nettoie les tapis.

Pierre, inquiet, regarde autour de lui.

PIERRE. — Il y a longtemps que tu es ici ?

CORDIER. — J'arrive.

PIERRE. — Comment es-tu entré ?

CORDIER. — Par la porte de ton cabinet. J'ai su que tu étais occupé, je n'ai pas voulu te déranger. Viens donc m'aider à débrancher ce tuyau. Tiens ce bout... Moi je tirerai sur l'autre. *(Ils tirent chacun d'un côté.)* A-t-on idée de fabriquer des appareils si compliqués !...

PIERRE. — Qu'est-ce qui t'amène, papa ?

CORDIER. — Tu me le demandes ?...

PIERRE. — Ah ! tu es déjà renseigné ?...

CORDIER. — Avec Mme Le Dantec la nouvelle

court les rues. En voilà une qui n'est pas cachottière.

PIERRE. — Assieds-toi, papa. Tu es venu chercher des explications, je vais t'en donner. *(Ils s'asseyent l'un près de l'autre.)* Je ne sais pas si tu avais remarqué qu'entre Christine et moi il y avait une grande dissemblance de goûts, d'opinions, de caractères...

CORDIER. — J'avais remarqué que cette petite était une sotte, mais il me semblait que tu t'entendais très bien avec elle.

PIERRE. — Oh ! je reconnais que c'était une personne très bien élevée, très convenable et qui eût été une parfaite maîtresse de maison. Seulement...

CORDIER. — Seulement...

PIERRE. — Seulement je ne l'aimais pas assez pour passer toute ma vie avec elle. Il vaut mieux que je m'en sois aperçu maintenant que dans six mois, tu ne penses pas ?... Le gâchis eût été pire !...

CORDIER. — Mais, dis-moi... il n'y a pas autre chose ?

PIERRE. — Autre chose ?

CORDIER. — Je croyais que...

PIERRE. — Ah ! ces dames t'ont raconté... Mais c'est faux, papa, absolument faux, ma liaison n'était qu'un prétexte.

CORDIER. — Donc, tu n'as pas de maîtresse ?

PIERRE. — Pas la moindre.

CORDIER. — Même pas une toute petite ?

PIERRE. — Même pas une toute petite !

CORDIER. — Ce que les gens peuvent inventer tout de même !...

PIERRE. — Oui, tu vois, tu n'es pas contrarié, papa ?

CORDIER. — Au contraire, je suis parfaitement rassuré à ton sujet. *(Prenant dans la main la chaussette qu'Elvire raccommodait :)* Tiens... tu raccommodes tes chaussettes maintenant ?

PIERRE, *gêné.* — Ces chaussettes ne sont pas à moi.

CORDIER. — Si tu raccommodes les chaussettes de tes amis, c'est encore plus curieux... Je pense à la fable de ta petite amie. J'y ai cru, tu sais... j'étais même sûr de la trouver chez toi en arrivant.

PIERRE. — En voilà une idée. Qu'est-ce qu'une fille viendrait faire chez moi ?...

On sonne. Pierre est atterré.

CORDIER. — Eh bien, tu n'ouvres pas ?

PIERRE. — Je n'attends personne.

CORDIER. — Ce n'est pas une raison.

PIERRE. — J'y pense... Une nouvelle secrétaire devait se présenter au bureau ce matin. Il se peut que ce soit elle.

CORDIER. — Ce n'est pas un motif suffisant pour la laisser sur le palier.

PIERRE. — Très juste... *(Il va ouvrir. Elvire entre, les bras chargés de paquets.)* Vous venez pour la place de secrétaire, mademoiselle ?... Vous vous trompez de porte, ici, c'est mon appartement privé.

ELVIRE. — Je m'excuse, maître.

PIERRE. — Il n'y a pas de mal. Puisque vous êtes là, veuillez traverser cette pièce et passer dans mon bureau.

ELVIRE. — Bien, maître.

PIERRE, *à Cordier.* — Je te demande pardon, papa.

ELVIRE, *elle passe devant Cordier et incline respectueusement la tête.* — Monsieur...

CORDIER, *se levant.* — Mademoiselle...

PIERRE, *ouvrant la porte.* — Attendez-moi dans le salon d'attente, je suis à vous dans un instant.

Il revient vers Cordier.

CORDIER. — Elle est charmante.

PIERRE. — Tu trouves ?... Oh ! pour ce que je veux en faire !...

CORDIER. — Justement, il vaut mieux qu'elle soit charmante. Les gens que tu reçois seront ravis d'avoir un visage agréable à regarder.

PIERRE. — Je suis désolé, papa, mais je dois te congédier, il faut que je retourne dans mon bureau.

CORDIER. — Ne t'inquiète pas pour moi, mon petit, retourne dans ton bureau, j'ai un rendez-vous pour déjeuner à midi et demi tout près d'ici. J'attendrai tranquillement l'heure en lisant mon journal.

PIERRE. — Ah ! tu restes ?

CORDIER. — Ça te gêne ?

PIERRE. — Que tu es bête ! *(Réfléchissant :)* Tu ne préfères pas t'installer dans mon salon d'attente ?

CORDIER. — Avec tes amis Rakevich, non... Je n'aime pas les voleurs.

PIERRE. — A bientôt, papa.

CORDIER. — Au revoir, mon petit.

PIERRE. — Tu t'en iras quand tu voudras...

CORDIER. — Oui... tu es gentil.

Pierre sort. Cordier déplie un journal et commence à le lire. On sonne. Il va ouvrir. Victor entre, il bouscule M. Cordier, va jusqu'à la table et prend le portefeuille qu'il avait oublié.

VICTOR. — J'avais peur qu'on me l'ait volé... *(Devant le regard étonné de Cordier :)* Nous vivons une si drôle d'époque...

CORDIER. — Tout de même !...

VICTOR. — La jeune fille n'est pas ici ?

CORDIER. — Non, mais elle va revenir, asseyez-vous, attendez-la.

VICTOR. — Je n'ai pas envie de m'asseoir, je suis trop énervé et puis je grelotte. Vous n'avez pas froid, vous ?

CORDIER. — Pas du tout. L'air est vif, mais ce n'est pas désagréable.

VICTOR. — Je m'explique que vous n'ayez pas froid, vous avez un cache-col... Il est beau votre cache-col. Vous permettez que je l'essaye ?

CORDIER, *un peu suffoqué.* — Je vous en prie.

VICTOR. — Non, il ne me va pas. Regardez comme je suis triste avec. Moi, il me faut des couleurs claires, du bleu surtout, le bleu, c'est mon fard. Vous, avec votre type andalou, vous devriez porter des couleurs vives : du rouge, de l'indigo.

CORDIER. — C'est bien possible.

VICTOR. — Mais je suis contrarié que la jeune fille ne soit pas là... Vous lui direz que je suis revenu parce que j'avais oublié mon calepin, celui que Gaston m'a offert, et la carte grise de la Simca.

CORDIER. — Vous avez de la chance d'avoir une Simca.

VICTOR, *qui allait partir, s'arrête.* — N'est-ce pas ?

CORDIER. — Moi, j'ai une 15 CV, ruineuse en

ce moment. Il y a longtemps que je cherche une petite voiture pour faire mes courses dans Paris.

VICTOR. — Non ! Vous achèteriez une Simca ?

CORDIER. — Ou une voiture de même importance.

VICTOR. — Mais, monsieur, la mienne est à vendre.

CORDIER. — Vraiment ?...

VICTOR. — Une voiture absolument neuve, avec un moteur entièrement revisé et la carrosserie fraîchement peinte. Donnez deux cents billets et elle est à vous.

CORDIER. — Où est cette voiture ?

VICTOR. — Sous les fenêtres, au bord du trottoir. Venez la voir. *(Ils vont devant la fenêtre.)* Comment la trouvez-vous ?

CORDIER. — Trop excentrique pour moi, je ne peux pas me promener dans une voiture rouge.

VICTOR. — Ça fait tellement plus jeune. Qui vous empêche de la peindre en noir ? Elle fait très bien en noir, vous savez.

CORDIER. — Il y a le moteur qui doit être examiné.

VICTOR. — Qui vous en empêche ?

CORDIER. — Je ne suis pas mécanicien.

VICTOR. — Nous pouvons aller dans un garage. J'ai un ami qui en tient un pas loin d'ici, 52, rue du Jardinet, dans la maison d'un antiquaire. Allons-y, vous conduirez vous-même la Simca. Je sens que vous l'achèterez. En venant, j'ai croisé une religieuse, un cheval blanc et un militaire, c'est un bon présage.

CORDIER. — Quelle heure est-il ?

VICTOR. — Midi et demi. Vous serez de retour pour 1 heure.

CORDIER. — Soit, allons-y.

Ils vont pour sortir.

VICTOR. — J'oubliais de vous rendre votre cache-col...

CORDIER. — Vous pouvez le garder si vous avez froid. Passez, jeune homme.

VICTOR. — Je vous en prie... *(En sortant :)* Et hop !... en voiture...

Ils sortent. La scène reste vide un moment, puis Pierre apparaît et regarde dans la pièce.

PIERRE. — Tu peux entrer. Il est parti.

ELVIRE. — Oui, il est parti. C'est bizarre.

PIERRE. — Pourquoi bizarre... Tu ne pensais tout de même pas qu'il allait déjeuner avec nous...

ELVIRE. — Tu es sûr qu'en me voyant entrer avec tous mes petits paquets il ne s'est douté de rien ?...

PIERRE. — Absolument sûr. Je le connais, tu sais. S'il avait soupçonné la moindre des choses, je l'aurais compris tout de suite.

ELVIRE. — Oui, tu es très observateur.

PIERRE. — Tu as eu une fameuse idée d'acheter notre petit repas.

ELVIRE. — J'ai pensé que ce serait plus gentil de déjeuner ici tous les deux.

PIERRE. — Tu es allée à la poste... la fourrure est partie ?

ELVIRE. — Elle est partie. Donne-moi une nappe pour dresser la table.

PIERRE, *il lui apporte la nappe.* — Je pense à mon père... Je me demande s'il te reconnaîtra le jour où je te présenterai officiellement à lui.

ELVIRE. — Tu as l'intention de me présenter officiellement ?

PIERRE. — Pas tout de suite, naturellement. Il faut laisser passer un peu de temps... le préparer.

ELVIRE. — Je sens que ce jour-là je serai follement intimidée. *(Pierre rit.)* Pourquoi ris-tu ?

PIERRE. — S'il te reconnaît il pensera que je me suis bien payé sa tête.

ELVIRE. — Là, il n'aura pas tort.

PIERRE. — Et si tu n'as jamais vu d'homme vexé... tu en verras un.

ELVIRE. — Ça... j'en suis sûre.

Pierre va tourner le bouton de la radio.

PIERRE. — Me ferez-vous la grâce, mademoiselle, de danser avec moi ?...

ELVIRE. — Avec joie, monsieur.

Ils s'enlacent. L'orchestre de la radio joue une polka.

PIERRE. — Une polka... ma danse préférée !...

ELVIRE. — Vous aimez la musique, monsieur ?

PIERRE. — J'adore vous tenir dans mes bras, mademoiselle.

ELVIRE. — Vous dansez souvent ?

PIERRE. — Je ne veux plus danser qu'avec vous.

ELVIRE. — Vous vous engagez beaucoup, monsieur...

PIERRE. — Je voudrais m'engager pour la vie.... Mademoiselle, avez-vous deviné que j'étais fou de vous ?

ELVIRE. — Monsieur... êtes-vous assez perspicace pour comprendre que je vous adore ?

PIERRE. — Nous ne pouvons pas mourir d'amour éternellement. J'ai trente ans. A la suite de circonstances que vous ne pouvez ignorer, je suis libre de tout engagement... Que diriez-vous si je demandais votre main ?

ELVIRE. — Ma main ?...

PIERRE. — Réponds Elvire... ce n'est plus un jeu.

ELVIRE. — Tu veux m'épouser, Pierre ?

PIERRE. — Oui, je veux t'épouser.

ELVIRE. — Si vite ?...

PIERRE. — Le plus tôt possible.

ELVIRE. — Mais, Pierre... tu sais qui je suis. Tu connais mes défauts ?

PIERRE. — Tais-toi. Ne parle plus de la jeune fille aux zibelines. Elle a cessé d'exister en rendant la fourrure.

ELVIRE. — Tu as assez confiance en moi pour...

PIERRE. — Je sais que tu ne feras rien contre notre amour.

ELVIRE. — Et tu crois que nous serons heureux ?...

PIERRE. — Qu'est-ce que tu en penses ?... *(Coup de sonnette.)* Qui vient encore nous déranger ?

ELVIRE. — Je sais qui sonne à cette porte. Je t'annonce un invité et je te jure que tu l'accueilleras à bras ouverts.

Elle ouvre la porte, l'Inspecteur entre.

L'INSPECTEUR. — Maître Cordier, s'il vous plaît ?

ELVIRE. — C'est pour toi, Pierre.

PIERRE. — Je regrette, monsieur, mais il est 1 heure passée et mon cabinet est fermé.

L'INSPECTEUR. — Je suis ici pour une affaire personnelle, maître.

PIERRE. — Je vous écoute.

L'INSPECTEUR. — Arsène Cordier, directeur des établissements Vox, est bien votre père ?

PIERRE. — Mais oui. Pourquoi me posez-vous cette question ?

L'INSPECTEUR. — J'aidais M. Grenier, commissaire de police, à opérer une perquisition chez un antiquaire recéleur, 52, rue du Jardinet, quand votre père est arrivé dans le garage y attenant au volant d'une voiture volée.

PIERRE. — Une voiture volée ?

L'INSPECTEUR. — Une Simca. Par égard pour votre père et pour vous-même, qu'il connaît personnellement, M. Grenier m'a prié de vous prévenir.

PIERRE. — Où est mon père ?

L'INSPECTEUR. — Chez l'antiquaire. Nous avons été forcé de lui poser quelques questions. Il prétend avoir rencontré le vendeur de la Simca chez vous, un certain Victor Gaussin.

PIERRE. — Victor Gaussin. *(Il regarde Elvire, puis, à l'Inspecteur :)* Je vous remercie, monsieur. Je serai dans un instant 52, rue du Jardinet.

L'INSPECTEUR. — Nous vous attendrons. Au revoir, maître. *(A Elvire :)* Mademoiselle.

Il sort. Elvire est restée un instant pétrifiée, puis elle avance vers Pierre.

ELVIRE. — Je te jure que je ne suis pour rien là-dedans. J'ai vu ton père tout à l'heure, mais j'ignorais...

PIERRE. — Qu'est-ce que tu as manigancé avec mon père ? Tu voulais lui vendre la Simca ?

ELVIRE. — Attends de savoir, Pierre.

PIERRE. — Je suppose que tu as appelé ton complice et que vous vous êtes mis d'accord pour entôler le premier client qui vous tomberait sous la main ?...

ELVIRE. — Mais non...

PIERRE. — Tu ne vas pas me dire que la Simca est arrivée ici par hasard ?

ELVIRE. — Laisse-moi t'expliquer.

PIERRE. — Tu as failli réussir un beau coup, ma fille. Malheureusement, c'est raté.

ELVIRE. — Oui, tout est raté.

PIERRE. — Allez, ouste... déguerpis ! Donne-moi la joie de te mettre à la porte. Va-t'en !...

ELVIRE. — Oui, je m'en vais.

PIERRE. — Bravo, tu es une comédienne de grande classe, tu sais jouer tous les rôles : les femmes traquées, les amoureuses, les pudiques, car cette nuit tu m'as même joué le coup de la pudeur. Dans mes bras tu as été comme une jeune fille.

ELVIRE. — J'étais une jeune fille.

PIERRE. — Et je voulais te garder... et je faisais des projets d'avenir. Va-t'en, va, ton sale petit visage me fait horreur.

ELVIRE. — Quel dommage, Pierre, tout allait être si beau ! Tu ne veux pas encore attendre un peu avant de me juger ?

PIERRE. — Je t'ai dit de filer.

Durant toutes ces répliques il est allé chercher les affaires d'Elvire et les lui a mises dans les mains. Elvire va à la porte. Sur le seuil, elle se retourne vers Pierre, face au public.

ELVIRE. — Pourtant, tu le sais bien, n'est-ce pas?

PIERRE. — Quoi ?

ELVIRE. — Que tu m'aimes.

Pierre ne se retourne pas. Elle sort.

RIDEAU

ACTE IV

L'arrière-boutique de Colas. Au lever de rideau, M. Cordier, Victor et Colas sont assis. Un commissaire de police et l'inspecteur fouillent les tiroirs et les armoires.

LE COMMISSAIRE. — Ces médailles en or... d'où viennent-elles ?

COLAS. — De Rouen. C'est le président de la Chambre de commerce de Rouen qui me les a vendues. Elles sont intéressantes, n'est-ce pas ? Il paraît qu'elles ont été trouvées dans un jardin, au pied d'un marronnier.

LE COMMISSAIRE. — Et ce bracelet en or ?

COLAS. — Je l'ai acheté à l'Hôtel Drouot.

CORDIER. — Est-ce que je peux m'en aller, commissaire ?

LE COMMISSAIRE. — Je vous demande de bien vouloir attendre encore quelques instants.

CORDIER. — Il est 1 heure et demie et je n'ai pas encore pris mon repas. J'ai faim.

VICTOR. — Moi aussi.

LE COMMISSAIRE. — Toi, figure-toi que ce soir tu dîneras au violon.

VICTOR. — Tant qu'à faire, je préférerais y déjeuner...

CORDIER. — Je ne vois pas en quoi ma présence peut vous aider.

VICTOR. — Si vous vous sentez faiblir, on pourrait peut-être envoyer chercher des sandwiches ?

CORDIER, *au Commissaire.* — Aucun inconvénient ?

LE COMMISSAIRE. — Aucun.

L'INSPECTEUR. — Je vais en chercher au bistrot du coin. Combien en voulez-vous ?

CORDIER. — Pour moi deux. *(A Victor:)* Et vous ?

VICTOR. — Deux aussi. Et de préférence à la mortadelle.

L'INSPECTEUR. — Qui paye ?

CORDIER. — Voici de l'argent. Prenez aussi une bouteille d'eau minérale.

VICTOR. — Vous ne buvez jamais de vin, cher monsieur ?

LE COMMISSAIRE. — Dis donc, toi... tu ne veux pas qu'on t'offre aussi du champagne ?

VICTOR. — Oh ! je n'en demande pas tant. Mais comme maintenant j'en ai pour pas mal de temps à rester au régime sec...

CORDIER. — Achetez une bouteille de bon vin.

L'Inspecteur sort.

LE COMMISSAIRE. — Je m'étonne de plus en plus, monsieur Cordier, qu'un homme tel que vous ait fait confiance à Victor Gaussin.

CORDIER. — Je l'avais rencontré chez mon fils. J'ai cru qu'il était un ami à lui.

LE COMMISSAIRE, *à Victor.* — Qu'est-ce que tu faisais chez Me Cordier ?

VICTOR. — C'est mon avocat. Je peux aller voir mon avocat ?

LE COMMISSAIRE. — Tu devrais même le voir plus souvent. La Simca a été volée le 11 mai dernier route de Vincennes. C'est l'un de vous qui a fait le coup.

CORDIER. — Je vous jure que ce n'est pas moi.

COLAS. — Le 11 mai était un jour de semaine. Sauf le dimanche, je ne quitte jamais la boutique. Tous mes voisins vous le diront.

LE COMMISSAIRE, *à Victor.* — Et toi ?...

VICTOR. — J'ai passé le mois de mai à l'hôpital, on m'a opéré de l'appendicite. Le 11 j'étais dans mon lit. J'ai assez souffert, allez !

LE COMMISSAIRE. — Alors ?

COLAS. — Je vous ai dit que la voiture m'avait été confiée par une dame étrangère : Anita Brook.

LE COMMISSAIRE. — La carte grise est fausse.

COLAS. — Comment aurais-je pu le deviner ?

LE COMMISSAIRE. — Monsieur Cordier, vous n'avez pas songé à regarder cette carte d'un peu plus près ? Le maquillage est d'une grossièreté enfantine.

CORDIER. — Je vous avoue que je n'y ai pas songé. D'ailleurs, j'avais l'intention d'acheter cette voiture parce que le prix m'en paraissait intéressant, mais ce n'était encore qu'un projet.

LE COMMISSAIRE, *se penchant vers Victor.* — Tu as un cache-col magnifique, Gaussin. Seulement les initiales chiffrées ne sont pas les tiennes, tu l'as volé, hein ?

VICTOR. — Non, je ne l'ai pas volé, on me l'a donné.

LE COMMISSAIRE. — Qui te l'a donné ?

CORDIER. — Moi.

LE COMMISSAIRE, *étonné.* — Vous avez offert un cache-col à Victor Gaussin ?

CORDIER. — Il avait froid. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

LE COMMISSAIRE, *il regarde M. Cordier avec curiosité.* — Oh ! rien...

CORDIER, *indigné.* — Ah ! non... Je vous défends de supposer...

LE COMMISSAIRE. — Mais je ne suppose rien, monsieur Cordier. *(A Victor:)* Et la fourrure que nous avons trouvée dans ta poche, on te l'a donnée aussi ?...

VICTOR. — Je vous répète qu'elle n'est pas à moi. C'est un dépôt.

LE COMMISSAIRE. — Qui te l'a confiée ?

VICTOR. — Je veux pas vous le dire.

LE COMMISSAIRE. — Tu es un garçon plein de tact et de délicatesse.

VICTOR. — Je suis comme je suis. J'ai mes défauts et mes petites qualités, mais de là à mettre un copain dans le bain...

LE COMMISSAIRE. — Ne t'inquiète pas, on le retrouvera ton copain. *(Ouvrant le carton dans lequel il y a la robe. A Colas:)* Vous faites aussi de la confection ?

COLAS. — Cette robe ne m'appartient pas.

LE COMMISSAIRE. — Les étiquettes doivent concerner sa propriétaire. Elvire : souliers, 7.000 ; chapeaux, 35.000 ; robe, 40.000. Qui est Elvire ?

COLAS. — Rien à voir dans ce qui vous occupe...

LE COMMISSAIRE. — Nous nous renseignerons... Entre nous... Gaussin n'était pas seul à s'occuper de vos affaires ?... D'autres employés vous aidaient dans votre petit boulot ?...

COLAS. — D'autres employés ?... Vous n'y pensez pas. Avec l'augmentation des charges sociales et des allocations familiales, c'eût été de la folie !...

L'Inspecteur revient avec des sandwiches et la bouteille de vin, il fait la distribution et débouche la bouteille.

CORDIER, *à Colas.* — Vous avez des verres ?

COLAS. — En cristal de Bohême, collection Meyer. J'ai acheté le service complet en 1926. *(Il les sert.)* A votre santé, messieurs.

Tous trinquent. Pierre entre.

CORDIER. — Voici mon fils...

PIERRE. — Messieurs...

LE COMMISSAIRE. — Je suis enchanté de vous connaître, maître. Comme je le disais tout à l'heure à votre père, nous sommes en pays de connaissance, vous et moi.

PIERRE. — Vraiment ?

LE COMMISSAIRE. — Je passe presque toutes mes vacances chez M. Grandmaison, cousin par alliance de Mme Le Dantec. J'ai eu souvent l'occasion de rencontrer ces dames. Mlle Le Dantec, votre fiancée, est charmante.

PIERRE. — Que s'est-il passé exactement ?

CORDIER. — J'ai rencontré ce jeune homme chez toi, il m'a proposé une petite voiture...

VICTOR. — Une petite Simca tout à fait à ses mesures. Vous pensez s'il a sauté sur l'occasion !...

CORDIER. — Et, en arrivant ici, j'ai appris que, la voiture ayant été volée, j'étais considéré comme suspect.

VICTOR. — Et du même coup, nous aussi !

LE COMMISSAIRE. — La Simca a été volée le 11 mai dernier route de Vincennes. L'antiquaire prétend qu'une demoiselle Anita Brook la lui a confiée en lui demandant de la vendre.

COLAS. — C'est exact.

LE COMMISSAIRE. — Les papiers de la Simca sont faux.

COLAS. — La demoiselle existe pourtant.

PIERRE, *à Colas.* — Vous n'êtes obligé de répondre à aucune des questions que vous posera M. le commissaire. Il est regrettable qu'il ne vous l'ait pas dit.

LE COMMISSAIRE. — Pour M. Cordier son rôle est classique. Il avait envie d'une Simca, il n'a pas été trop curieux quant à ses origines.

CORDIER. — Vous ne pouvez mettre en doute ma bonne foi.

LE COMMISSAIRE. — Vous pensez bien, cher monsieur, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous ne soyez pas tracassé par cette histoire.

COLAS. — Maître... puisque le hasard vous amène ici, voulez-vous assurer ma défense ?

PIERRE. — Je regrette mais je ne crois pas que

mes occupations actuelles me permettent de m'occuper de vous.

COLAS. — Vous ne pouvez pas me refuser vos conseils ! *(Mouvement de Pierre.)* Tout est si embrouillé ! Vous avez entendu ?... On conteste même l'existence de M^lle^ Anita Brook. Si cette jeune fille a volé une voiture il n'y a aucune raison pour que je sois arrêté à sa place.

LE COMMISSAIRE. — Vous n'êtes pas arrêté pour un vol de voiture. La Simca vient en supplément.

VICTOR. — C'est le dessert.

LE COMMISSAIRE. — Ce matin le procureur de la République a délivré des mandats d'amener pour vous et Gaussin.

PIERRE, *les regardant.* — Vous en avez en supplément ?

LE COMMISSAIRE. — D'après nos renseignements, d'autres personnes travaillaient pour Colas, et nous ne tenons pas la bande au complet.

PIERRE, *à Colas.* — Entendu, Colas, j'assurerai votre défense.

COLAS. — Je savais que vous ne refuseriez pas de m'aider.

PIERRE. — J'espère, monsieur le commissaire, que vous pouvez à présent rendre sa liberté à mon père.

LE COMMISSAIRE. — M. Cordier est libre et je m'excuse de l'avoir retenu si longtemps.

PIERRE. — Votre perquisition est terminée ?...

LE COMMISSAIRE. — Je vais faire un tour au garage. Il y a d'autres voitures dont j'aimerais aussi connaître la provenance. Conduisez-nous, Colas.

COLAS. — Avec plaisir, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Viens aussi, Gaussin.

VICTOR. — Vous avez besoin de moi ?

LE COMMISSAIRE. — Je dirai même que ta présence est indispensable.

VICTOR. — Oh ! là là ! Ma religieuse, mon cheval blanc et mon militaire. Je les retiens, ces trois-là.

Ils sortent.

PIERRE. — Quelle histoire !

CORDIER. — Oui, j'ai l'impression que, lorsque le commissaire la racontera chez les Grandmaison ou aux bridges de M^me^ Le Dantec, j'aurai plutôt bonne mine !

PIERRE. — Je suis étonné que tu n'aies rien flairé d'anormal lorsque ces jeunes gens t'ont proposé la voiture.

CORDIER. — Pourquoi dis-tu ces jeunes gens... Il n'y en avait qu'un.

PIERRE. — Vous étiez seuls ?... Gaussin et toi ?...

CORDIER. — Bien sûr. Il n'a pas jugé utile d'amener toute la bande.

PIERRE. — Voyons... en venant chez moi, tu as bien rencontré...

CORDIER. — Ta jeune amie ?... Oui, est elle délicieuse. Un peu romanesque, mais plus amusante que Christine. Oh ! tu ne dois pas t'ennuyer souvent avec elle !...

PIERRE. — Pour ça, je n'ai pas encore eu le temps de m'ennuyer. Alors ce n'est pas elle qui t'a conseillé d'acheter la Simca ?

CORDIER. — Puisqu'elle n'était pas là...

PIERRE. — Quel imbécile !

CORDIER. — Comment ?

PIERRE. — Ah ! oui alors.

CORDIER. — Mon enfant, je ne t'ai jamais demandé de me traiter avec un respect excessif... mais tout de même...

PIERRE. — Papa, je vais te demander un service. Rentre chez moi. Elvire est sortie, mais il est possible qu'elle revienne. Dis-lui de m'attendre, de ne pas bouger. Il ne faut pas qu'elle vienne me retrouver ici. *(Elvire apparaît à la porte de la boutique.)* Pourquoi es-tu venue ?... Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

ELVIRE. — Je voulais savoir ce qui était arrivé à ton père. Je voulais qu'il t'explique lui-même...

PIERRE. — Tout est arrangé. Ne t'inquiète pas.

CORDIER. — Mais comment êtes-vous déjà au courant ?... J'espère qu'on ne parle pas de cette histoire dans les journaux ?...

PIERRE. — Chérie, mon père m'a tout raconté et je te demande de me pardonner ma nervosité de tout à l'heure.

ELVIRE. — J'ai eu si peur... J'ai été si malheureuse.

CORDIER. — Pourquoi ?... *(Les regardant:)* Mais, enfin, je vous trouve bien agités tous les deux.

PIERRE. — Elvire, il ne faut pas rester ici. Mon père va t'accompagner chez moi tout de suite.

CORDIER. — Pierre a raison. Cette boutique n'est pas un endroit fréquentable pour une personne comme vous et vous avez eu tort d'y mettre les pieds.

ELVIRE. — Et les autres ?

PIERRE. — Ils sont au garage. La police a des mandats d'amener contre eux.

ELVIRE. — On va les arrêter !...

CORDIER. — Ne les plaignez pas. Si vous saviez le trafic qui se passait ici !... Nous sommes chez des cambrioleurs, ma chère !...

ELVIRE. — Pourquoi restes-tu, toi ?

PIERRE. — Parce que j'ai accepté d'assurer leur défense. Il était indispensable que j'accepte. Emmène-la, papa.

CORDIER. — Tout de suite.

Le Commissaire entre avec Colas. Celui-ci regarde Elvire au bras de Cordier.

COLAS, *au moment où ils vont partir.* — Elvire ?...

LE COMMISSAIRE, *sursautant.* — Mademoiselle est Elvire ?... Enchanté de vous voir, mademoiselle Elvire. Approchez, je vous prie.

PIERRE. — Que lui voulez-vous ?

LE COMMISSAIRE. — Simplement bavarder quelques instants avec elle. *(A Elvire:)* Asseyez-vous. Là, sur cette bonne chaise.

CORDIER. — Monsieur le commissaire, j'ai l'impression que vous allez commettre une lourde gaffe. Cette jeune fille est de nos amies, sa moralité est au-dessus de tout soupçon...

LE COMMISSAIRE. — Je vous ai demandé de vous asseoir, mademoiselle. *(Elvire s'assied:)* Maintenant je vais vous poser quelques questions.

PIERRE. — Cet interrogatoire est abusif.

LE COMMISSAIRE. — Pardon. J'ai le droit absolu de questionner tous les gens qui fréquentent la boutique. *(A Elvire :)* Montrez-moi votre carte d'identité.

ELVIRE, *donnant sa carte.* — Voilà.

LE COMMISSAIRE. — Jamais condamnée ?

ELVIRE. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Pas d'ennuis avec la police des mœurs ?

PIERRE. — Cette question outrepasse vos droits.

Mademoiselle est absolument étrangère aux événements pour lesquels vous êtes ici.

CORDIER. — C'est un malentendu... Il va se dissiper tout de suite.

PIERRE. — Malentendu ou non, je n'ai pas l'intention de laisser M. le commissaire abuser de ses fonctions. Tous les gens ici présents sont mes clients et je leur demande de ne répondre que lorsque je le leur permettrai.

ELVIRE. — Bien, maître.

COLAS. — C'est entendu.

LE COMMISSAIRE, *à Elvire.* — Mademoiselle, votre nom — ou plutôt votre prénom — est mentionné plusieurs fois sur les factures dont Colas est détenteur. *(A Colas:)* Ces factures concernent Mademoiselle, n'est-ce pas ?

COLAS, *à Pierre.* — Je peux répondre ?

PIERRE. — Oui.

COLAS. — Ces factures concernent Mademoiselle.

LE COMMISSAIRE, *à Elvire.* — Vous reconnaissez donc que Colas a payé des dettes que vous aviez ?

ELVIRE, *à Pierre.* — Je peux répondre ?...

PIERRE. — Oui.

ELVIRE. — Je le reconnais.

LE COMMISSAIRE, *sortant les zibelines.* — Est-ce que cette fourrure vous appartient ?

ELVIRE. — Oui.

PIERRE, *bondissant.* — D'où vient cette fourrure ?

LE COMMISSAIRE. — Victor Gaussin l'avait sur lui quand il est arrivé au garage. Je présume qu'il l'apportait à Colas.

PIERRE. — Victor Gaussin... Colas... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

Victor entre avec l'Inspecteur.

LE COMMISSAIRE. — Dis donc, Gaussin... tu apportais bien la fourrure de cette jeune fille à ton ami Colas ?...

VICTOR. — Moi ?... Vous voulez rire !... Je comptais m'en faire une cravate pour la porter cet hiver.

PIERRE, *à Elvire.* — Pourquoi avez-vous remis cette fourrure à Gaussin ?

ELVIRE. — Je vous expliquerai, maître.

PIERRE. — Quand la lui avez-vous donnée ? Tout à l'heure ?... Allons, n'hésitez pas... répondez.

LE COMMISSAIRE. — Je vous demande pardon, maître, mais vous usurpez mes fonctions. C'est à moi seul de poser des questions. *(A Elvire:)* Vous comptiez vendre cette fourrure à Colas ?

PIERRE, *à Elvire.* — Ne répondez pas.

COLAS. — Puis-je apporter une précision à ce sujet ?

PIERRE. — Laquelle ?...

COLAS. — Mademoiselle n'avait aucune raison de me vendre cette fourrure puisque c'est moi qui la lui ai offerte.

LE COMMISSAIRE, *à Elvire.* — Où habitez-vous ?

ELVIRE. — Hôtel George-V.

LE COMMISSAIRE. — Magnifique !... Quels sont vos moyens d'existence ?

PIERRE. — Ne répondez pas.

LE COMMISSAIRE. — Quelle est votre profession ?

PIERRE. — Répondez.

ELVIRE. — Sténo-dactylo.

LE COMMISSAIRE. — Où travaillez-vous actuellement ?

ELVIRE. — Il y a un an que je ne travaille plus.

PIERRE. — Je vous avais priée de ne pas répondre sans mon assentiment.

ELVIRE. — Je m'excuse, maître.

LE COMMISSAIRE, *à Elvire.* — De quoi vivez-vous ?

PIERRE. — Seul un juge d'instruction a le droit de poser cette question.

LE COMMISSAIRE. — De quoi vivez-vous ?... Vous habitez l'hôtel George-V. Vous portez des robes coûteuses, des fourrures de grand prix et vous avouez ne pas travailler. Peut-être aidez-vous l'antiquaire Colas dans son travail... Oui, vous lui rendez des petits services.

PIERRE. — Rien ne justifie cette supposition. Les conditions d'existence de Mademoiselle ne regardent qu'elle.

COLAS. — Puis-je répondre à la question de M. le commissaire ?

PIERRE, *après avoir hésité.* — Répondez.

COLAS. — J'assure personnellement l'existence de Mademoiselle et cela sans lui demander sa collaboration commerciale.

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes un philanthrope ?

COLAS. — Certainement non. J'ai seulement une profonde affection pour cette enfant et j'aime à la choyer. Quand je vois briller dans ses yeux une lueur de plaisir... elle est si coquette !... c'est encore moi qui la remercie.

PIERRE, *énervé.* — C'est bon. On ne vous demande pas tant d'explications.

COLAS. — Je voudrais faire comprendre à M. le commissaire les raisons pour lesquelles Elvire est inactive et lui apporter tous apaisements quant à ses conditions de vie.

LE COMMISSAIRE. — Expliquez-vous plus clairement.

COLAS. — Elvire est ma maîtresse.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous dites ?...

ELVIRE. — C'est faux. Il ment !...

PIERRE, *à Elvire.* — Vous êtes la maîtresse de Colas ?

ELVIRE. — Puisque je vous dis que ce n'est pas vrai...

PIERRE. — Pas vrai... C'est au contraire l'évidence même. Vous êtes la maîtresse de cet homme.

ELVIRE. — Je vous jure que non...

COLAS. — Voyons, Elvire... tu ne vas pas laisser croire à M. le commissaire que tu vivais d'escroquerie pour défendre une petite amourette !

PIERRE. — Vous, taisez-vous, fripouille ! Sale bonhomme !...

LE COMMISSAIRE. — Voyons, maître...

PIERRE. — Je ne sais pas ce qui me retient de vous casser la figure. Comment vous avez osé... Une enfant !

COLAS. — Ah ! ça, suis-je poursuivi pour recel ou pour détournement de mineure ?

LE COMMISSAIRE. — Je ne vous comprends pas, maître. Le fait que la fille Forestier soit la maîtresse du dénommé Colas me paraît n'avoir aucune importance.

PIERRE. — Pour vous, peut-être... mais pas pour moi. Je trouve ça dégoûtant... insupportable, et je m'étonne que vous en acceptiez le principe avec indulgence... Ah ! je suis écœuré, littéralement écœuré...

CORDIER. — Pierre, reprends tes esprits, cette scène est ridicule.

PIERRE. — Monsieur le commissaire, je vous prie

de m'excuser. J'aurais dû exprimer mon indignation avec moins de véhémence...

ELVIRE, *à Colas.* — Pourquoi inventez-vous ce mensonge abominable ?

LE COMMISSAIRE. — Ne vous plaignez donc pas de mon indiscrétion, elle vous met hors de cause.

PIERRE. — J'ai l'impression que personne ici n'a plus besoin de moi. *(A Colas:)* Monsieur, je choisirai demain parmi mes confrères un avocat mieux qualifié que moi pour vous défendre.

COLAS. — J'accepte volontiers. Avec un défenseur tel que vous, j'étais mûr pour les travaux forcés à perpétuité.

PIERRE, *à Elvire.* — Pour vous, mademoiselle, mes conseils seraient superflus. Vous vous défendez admirablement dans la vie. Je vous dis adieu et vous souhaite bonne chance. Viens, papa.

ELVIRE. — Restez, je vous prie...

PIERRE. — Pourquoi ?

ELVIRE. — Parce que j'ai besoin de vous.

PIERRE. — Mais M. le commissaire vient de vous dire...

ELVIRE. — M. le commissaire ne sait pas la vérité. Colas a menti. Je ne suis pas sa maîtresse. Je travaille pour lui. C'est moi qui ai volé la Simca le 11 mai sur la route de Vincennes.

LE COMMISSAIRE. — Voilà ce qu'on peut appeler des aveux spontanés !...

PIERRE. — Mademoiselle, vos paroles sont inexactes et je vous prie de les retirer immédiatement.

ELVIRE. — Non. Je préfère aller en prison plutôt que de vous laisser croire...

CORDIER. — Voyons, mon enfant... vous rendez-vous compte de quoi vous vous accusez ?

ELVIRE. — Je dis la vérité.

LE COMMISSAIRE. — Alors il ne me reste qu'à inscrire votre nom en tête de ce mandat.

PIERRE. — Non. Vous n'allez pas l'arrêter. Ses aveux sont erronés et je peux vous en donner la preuve.

LE COMMISSAIRE. — Quelle preuve ?

PIERRE. — Cette jeune fille est ma maîtresse.

LE COMMISSAIRE. — Votre maîtresse aussi ?...

PIERRE. — Oui, monsieur le commissaire... aussi.

LE COMMISSAIRE. — Je commence à comprendre votre explosion de tout à l'heure, car probablement vous ignoriez...

PIERRE. — Parfaitement, j'ignorais. Et croyez bien que je ne tire aucune vanité de cette ignorance.

LE COMMISSAIRE. — Voyons, tenons-nous-en aux faits. En admettant que la fille Forestier ait partagé ses faveurs entre vous et l'antiquaire cela ne peut l'empêcher d'avoir volé une Simca le 11 mai route de Vincennes...

PIERRE. — Vous ne comprenez pas qu'elle essaie de justifier sa liaison avec Colas par un simulacre de complicité ?...

LE COMMISSAIRE. — Tout ceci me paraît un peu arbitraire. *(A Elvire:)* Avez-vous ou n'avez-vous pas volé une Simca le 11 mai route de Vincennes ?...

ELVIRE. — Oui.

PIERRE et COLAS. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Etes-vous la maîtresse de Colas ou sa complice ?

ELVIRE. — Sa complice.

PIERRE et COLAS. — Sa (ma) maîtresse...

LE COMMISSAIRE. — Nous n'en sortirons pas.

VICTOR. — Vous en sortirez. Me Cordier a raison quand il dit qu'Elvire vous raconte des bobards. La preuve : c'est moi qui ai volé la Simca le 11 mai route de Vincennes.

ELVIRE. — Il oublie d'ajouter que j'étais avec lui.

VICTOR. — Quelle blague !... Elle ne me connaissait même pas.

LE COMMISSAIRE, *à Elvire.* — Mais alors pourquoi mentez-vous ?

VICTOR. — On se tue à vous le dire. Elle est amoureuse de son avocat, et plutôt que de le perdre elle préfère qu'il la défende en correctionnelle.

LE COMMISSAIRE. — Franchement j'ai du mal à croire à un tel sacrifice.

CORDIER. — Ecoutez, monsieur le commissaire. C'est à mon tour de vous faire une révélation.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! non... Vous n'allez pas m'apprendre que vous êtes aussi l'amant de la fille Forestier ?

CORDIER. — Non, mais je vous affirme sur l'honneur qu'elle est l'amie de mon fils, et qu'hier, pour elle, il a rompu ses fiançailles.

LE COMMISSAIRE. — Avec Mlle Le Dantec ?

CORDIER. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Est-ce possible !... Et moi qui tout à l'heure demandais de ses nouvelles. *(A Pierre:)* Je m'excuse, maître.

PIERRE. — Vous comprenez maintenant pourquoi cette jeune fille invente une fable à dormir debout ?

LE COMMISSAIRE. — Le motif m'en paraît en effet plus vraisemblable, mais j'aimerais qu'elle avoue elle-même... *(A Elvire :)* Avez-vous ou n'avez-vous pas volé une Simca le 11 mai... ?

ELVIRE, *l'interrompant.* — Oh ! j'en ai assez. Croyez ce que vous voudrez.

LE COMMISSAIRE. — C'est bien. Je ne vous arrête pas, mais je vous prie de vous tenir à la disposition de la justice. Par contre, j'emmène Gaussin et votre ami...

COLAS, *à Elvire.* — Garde la boutique, et pendant mon absence occupe-toi de tout. Voici les clés et je te ferai tenir une procuration.

L'INSPECTEUR. — Vos palabres sont terminées, monsieur l'antiquaire ?

COLAS. — Je suis à votre disposition, messieurs...

Il sort avec l'Inspecteur.

ELVIRE. — J'espère que tu t'en tireras bien, Victor.

VICTOR. — Je m'en tirerai probablement avec deux ans... comme tu l'avais prédit. *(En passant devant le Commissaire :)* Parce qu'hier encore elle me donnait des leçons de morale. Alors... quand elle veut jouer les affranchies, vous pensez si ça me fait rigoler ! *(Il enlève son cache-col et le rend à M. Cordier.)* Sans rancune.

L'INSPECTEUR. — Allons... viens, Gaussin.

Ils sortent. Pierre, Elvire et Cordier restent seuls. Cordier regarde un moment les deux jeunes gens.

CORDIER, *à Elvire..*— Dire que si vous m'aviez raconté cette histoire j'aurais cru que vous l'inventiez.

ELVIRE. — Je suis désolée, monsieur...

CORDIER, *à Pierre.* — Depuis un an que tu la connais, tu n'avais jamais rien soupçonné ?

PIERRE. — Je ne connais Elvire que depuis deux jours.

CORDIER. — Deux jours ! alors je m'explique...

ELVIRE. — Non, c'est moi qui vais vous expliquer. Vous avez été très bon pour moi. Je veux que vous sachiez la vérité. J'ai volé. Oui, j'étais la meilleure employée de la boutique. Mais Colas... c'est un mensonge... je vous jure que c'est un mensonge.

CORDIER. — Mon enfant, je ne puis vous dire que ceci : je regrette que vous n'ayez pas connu Pierre il y a un an et l'antiquaire il y a deux jours.

Il sort.

PIERRE. — Tu le vois, je suis calme, attentif et tout prêt à admettre tes explications.

ELVIRE. — Je n'ai plus d'explications à te donner.

PIERRE. — Comment ?

ELVIRE. — Je n'ai plus d'explications à te donner.

PIERRE. — Mais, Elvire...

ELVIRE. — Ce matin tu m'as accusée d'avoir escroqué ton père. Tout à l'heure Colas a inventé que j'étais sa maîtresse et tu l'as cru. Rien n'est plus possible entre nous. Je ne veux plus te voir. Va-t'en.

PIERRE. — Tu me mets à la porte ?

ELVIRE. — Oui, à mon tour je te mets à la porte.

PIERRE. — Mais, Elvire... Puis-je te faire remarquer que tu n'es pas chez toi ?...

ELVIRE. — Je suis chez moi. Colas m'a confié la boutique et m'a donné tous les pouvoirs pour m'en occuper. Désormais je suis ici la patronne.

PIERRE. — Tu vas t'occuper de la boutique ?

ELVIRE. — Parfaitement.

PIERRE. — Seule ?

ELVIRE. — Tu veux devenir mon associé ?

PIERRE. — Mais, Elvire, c'est une plaisanterie !...

ELVIRE. — Tu as peur que je manque d'expérience ?... Je suis devenue très calée. On ne pourra me tromper ni sur l'authenticité d'un bibelot ni sur le prix d'achat d'une voiture. Depuis un an j'ai appris le métier.

PIERRE. — Depuis deux jours surtout !... Je t'ai connue vague complice d'un recéleur et je te vois chef de bande.

ELVIRE. — Il était normal que j'obtienne un jour de l'avancement. Et ce n'est pas fini. Maintenant que me voilà libre de prendre des initiatives j'accomplirai des choses étonnantes.

PIERRE. — Et ta photographie sera en première page dans tous les journaux.

ELVIRE. — Ça, ce sont les risques du métier. *(Elle vient au bureau de Colas.)* Ces policiers ont laissé un désordre !... Il va me falloir travailler jusqu'à la nuit pour remettre ces dossiers en place !...

PIERRE. — Elvire... vas-tu enfin t'arrêter de dire des folies ?

ELVIRE. — Rien ne t'oblige à les écouter.

PIERRE. — Tu crois vraiment que je vais te laisser t'installer dans le carambouillage et le vol organisés ?...

ELVIRE. — Ne t'occupe plus de moi, veux-tu ?... Disons-nous adieu, et oublie cette petite aventure sans importance.

PIERRE. — Tu appelles ça une petite aventure sans importance !... Du jour où tu as surgi dans ma vie comme d'une trappe tu as tout saccagé autour de moi et plus rien n'a compté que ta petite personne, et tu voudrais que je t'oublie !...

ELVIRE. — N'est-ce pas ce que tu désires ?...

PIERRE. — Tu ignores ce que je désire.

ELVIRE. — Peut-être, mais en revanche je sais ce que je veux.

PIERRE. — Elvire, dis-moi immédiatement que tu n'as pas l'intention de continuer ton sale métier, que tu ne me dis ces absurdités que dans le but de m'exaspérer...

ELVIRE. — C'est de ta faute, Pierre... oui, de ta faute si je ne peux plus sortir d'ici. Je voulais être heureuse, je voulais échapper à mon existence. Avec ton injustice tu as tout démoli.

PIERRE. — J'ai été injuste parce que j'étais jaloux.

ELVIRE. — Jaloux de Colas ? Oh ! Pierre... mais que tu es bête !... Si je me suis jetée si vite dans tes bras, c'est que tu étais mon premier amour... mon premier bonheur et que j'avais peur que tu m'échappes. Oui, je t'ai aimé comme une folle et j'ai eu la folie de croire que nous allions être heureux.

PIERRE. — Nous allions être heureux.

ELVIRE. — Non, car tu n'aurais jamais oublié mon passé. Toujours tu te serais méfié de ma mauvaise nature, tu aurais guetté mes défaillances, et à la première alerte...

PIERRE. — A la première alerte je suis là. Et je n'ai pas l'intention de m'en aller.

ELVIRE. — Je te répète que rien n'est plus possible entre nous et que même si je dois en mourir de chagrin je ne te reverrai jamais.

PIERRE. — Eh bien, c'est parfait... parfait. Et je comprends que j'aurais tort d'insister. *(Court silence.)* Tu as de l'argent ?

ELVIRE. — De l'argent ?... Pourquoi faire ?

PIERRE. — Si tu tiens réellement à entreprendre de grosses affaires, tu vas avoir besoin de capitaux. Je posséderai bientôt une somme assez importante pour réaliser une opération. Je veux bien te la confier.

ELVIRE. — Je ne comprends pas.

PIERRE. — Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que les temps sont difficiles et que l'on gagne à peine sa vie en exerçant une profession honorable. Aussi... si je pouvais augmenter un peu mes ressources en travaillant de temps à autre avec toi...

ELVIRE. — Tu veux travailler avec moi... toi !...

PIERRE. — Avec mes connaissances du Code je te rendrai de grands services.

ELVIRE. — Mais, Pierre, tu deviens fou !...

PIERRE. — J'ai l'impression de devenir au contraire très avisé. Tiens, sais-tu qui me donnera l'argent qui me permettra de nous lancer dans de nouvelles affaires ?... Mme Le Dantec.

ELVIRE. — Mme Le Dantec ?...

PIERRE. — Mais oui : la dot de Christine.

ELVIRE, *affolée.* — Tu veux épouser Christine ?

PIERRE. — Si ce mariage est indispensable à la réussite de nos projets, oui.

ELVIRE. — Je ne veux pas que tu épouses Christine...

PIERRE. — Voyons... sois raisonnable.

ELVIRE. — C'est toi qui perds la raison. Ecoute-

moi, Pierre... tu ne sais pas à quoi tu t'exposes en t'associant avec moi. La boutique est très surveillée maintenant ; à la moindre affaire irrégulière, la police interviendra...

PIERRE. — Tu le crois ?

ELVIRE. — J'en suis sûre. Et puis... un garçon comme toi... se marier pour de l'argent... s'occuper d'affaires malhonnêtes... fréquenter des voleurs, des recéleurs, des gens abominables... C'est un métier impossible !...

PIERRE. — Tu le crois vraiment ?

ELVIRE. — Même en gagnant de l'argent tu ne serais pas heureux. Tu aurais peur de chaque porte qui s'ouvre, de chaque nouveau visage apparu. Ta vie serait une fuite continuelle et tu ne connaîtrais ni plaisirs ni repos...

PIERRE. — On doit finir par s'aguerrir. Tiens, je suis certain qu'après six mois de pratique je serai capable d'étrangler cette bonne Mme Le Dantec pour lui prendre ses bijoux...

ELVIRE. — Etrangler madame... Oh ! Pierre... tu te moques de moi !...

PIERRE. — Bien sûr, idiote... Et ça... avoue que tu ne l'as pas volé ?

ELVIRE. — Tu te crois malin !...

PIERRE. — Oui, assez. Elvire, si nous nous aimons, il faut bien que l'un de nous accepte de partager l'existence de l'autre. Si tu ne veux pas que je partage ta vie, accepte de partager la mienne.

Sonnerie du téléphone. Elvire décroche l'appareil.

ELVIRE. — « Allô... Bonjour, Francis. C'est Elvire. Une Amilcar ?... Dans quel état ?... Quel modèle ?... Oh ! c'est beaucoup trop cher... je t'en offre la moitié et c'est mon dernier prix. »

PIERRE. — Adieu, Elvire... et c'est mon dernier mot.

ELVIRE. — Attends, Pierre... *(A l'appareil:)* « Toute réflexion faite, je ne peux pas m'occuper de cette affaire. Pourquoi ? Parce que je quitte définitivement la boutique. Non, je ne vous laisse pas tomber. Si toi ou les copains avez des ennuis, venez me voir chez Me Cordier, 330, avenue de Villiers.

PIERRE. — Pourquoi donnes-tu mon adresse à ce voyou ?...

ELVIRE. — Pour t'aider, chéri. Si tu veux que je partage ton existence, je dois m'occuper de tes intérêts. Rien qu'avec mes copains tu as une clientèle assurée pour toute l'année...

PIERRE. — Quelle chance j'ai eue de te rencontrer !... Peut-être que pour un avocat la femme idéale est une voleuse.

ELVIRE. — Mais oui. Et en m'épousant tu verras que tu feras un excellent mariage.

RIDEAU

ZIBELINE devant la critique

Il y a « trop d'auteurs prétendus drôles qui confondent comique avec vulgarité pour que nous ne soyons pas reconnaissants à Mme Juliette Clinchard de nous donner l'occasion de rire sans remords... » écrivait Marcel Frère au lendemain de la générale de *Zibeline*, au théâtre Michel. Et cette remarque, à laquelle tous les confrères du critique de *Ce Soir* devaient se rallier, résume bien l'accueil fait par la presse parisienne à cette comédie légère et sans prétentions et dont l'auteur a eu pour principal objectif de distraire le spectateur.

« *Zibeline*, avait fait remarquer M. Georges Huisman, c'est une manière de conte moral où il est démontré en souriant que tout finit par s'arranger et que l'amour est capable d'arracher les voleuses à la tire à leurs instincts les plus coupables... »

Le conte, on le sait, s'accommode fort bien d'une psychologie réduite à ses traits essentiels. Et c'est pourquoi M. Marcel Frère disait encore fort justement :

« Sans doute on ne saurait reprocher à *Zibeline* de pousser la psychologie à un point fort avancé ; il n'empêche qu'elle constitue un joyeux divertissement. D'autre part, on saura gré à l'auteur de nous épargner l'habituel couplet de moralisateur dont il est de bon ton d'assaisonner toute œuvre de caractère léger. La morale n'a rien à voir ici puisque aussi bien on n'a jamais prétendu l'offenser et que l'auteur, qui ne se départit jamais d'un ton d'aimable fantaisie, ne nous demande nullement de croire à ses personnages, réjouissants filous en herbe dont la candeur et la maladresse désarmeraient les plus sévères censeurs... »

Pour se convaincre de l'unanimité de l'accueil fait à *Zibeline*, il suffit de parcourir *France-Soir* et le *Figaro* en passant, par exemple, par *Le Monde* ou *Libération*.

— Cette *Zibeline*, ce n'est pas du lapin, écrivait en risquant un jeu de mots M. Augagneur, qui ajoutait :

« Ces quatre actes sentimentaux, vaudevillesques, policiers et parfois un peu mélodramatiques ont permis à l'auteur un agencement ingénieux et des rebondissements imprévus. Leurs effets comiques conquièrent facilement le public. »

« Mme Juliette Clinchard ne nous fait pas entendre un son neuf, sa comédie ne nous laissera pas un souvenir impérissable, disait de son côté. M. J.-J. Gautier. Elle appartient au genre anodin mais souriant, simple mais gentil, prévu à souhait mais nullement agressif. Je ne vous raconterai pas l'histoire, je ne jouerai pas à l'auteur le mauvais tour de dévider devant vous les maillons de sa chaîne comique. Elle se déroule assez bien toute seule. »

M. Robert Kemp, qui pèse toujours ses mots et qui sait être sévère sans cesser jamais d'être juste, définissait ainsi son sentiment :

« Mme Juliette Clinchard a enfilé dans sa pièce *Zibeline* un chapelet d'invraisemblances avec une franchise et une gentillesse qui désarment la chicane et qui deviennent des grâces. Sans en croire un mot on écoute, on ne s'ennuie pas. Cela va vers le rêve et la fantaisie. C'est très sympathique et l'on nous escamote des sourires et des rires... comme des zibelines. »

« Sachons gré à Juliette Clinchard, écrivait également M. Pierre Lagarde, de n'avoir pas eu trop d'ambition, de chercher seulement à nous distraire et, somme toute, d'y réussir. Sa pièce est souriante, agréable, narquoise et drôle. »

Après avoir longuement analysé l'intrigue de la pièce que l'on vient de lire, M. André Ransan écrivait dans *Ce Matin* :

« Ce sec résumé ne donne qu'une vague idée de la charmante comédie de Juliette Clinchard. Sans doute le sujet qu'elle traite n'est-il pas absolument nouveau, mais elle le présente sous un jour aimable et sans prétention. Au surplus il y a beaucoup d'habileté dans la façon de conduire l'intrigue, qui est vive, alerte, émaillée de rebondissements incessants et d'événements imprévus. Le dialogue pétille et l'on y relève çà et là quelques répliques bien frappées, voire des « mots », qui ne manquent ni de saveur ni de vérité. »

« S'il fallait trouver des parrains à Mme Juliette Clinchard dont ce sont les débuts comiques, concluait enfin M. Gustave Joly dans *l'Aurore*, « Michel Duran et » Marcel Achard auraient quelques » titres à la tenir sur les fonts. »

On avouera que ce sont là des parrains de qualité et que l'auteur de *Zibeline* aurait pu choisir plus mal.

⁂

Au théâtre Michel, où la pièce de Mme Juliette Clinchard fut montée cette saison, *Zibeline* avait réuni une interprétation de qualité : Odette Joyeux, dont M. Robert Kemp louait « la physionomie lisible, intelligente, qui crée des nuances de sentiments et donne toujours l'impression de penser à autre chose » ; Gilbert-Gil, « artiste charmant qu'on n'emploie pas ou pas assez souvent » (selon M. J.-J. Gautier) ; Lucas-Gridoux, qui campait « le plus vraisemblable des antiquaires » ; et enfin un jeune comédien, Daniel Gélin, qui donnait un relief inattendu au rôle de Victor et qui permettait ainsi à M. André Alter d'écrire dans *l'Aube* :

« Il incarne avec une étonnante autorité un personnage de jeune gouape, personnage auquel sans le charger il sait donner toutes ses dimensions ; il est constamment drôle sans cesser d'être humain et pitoyable... »

Pierre. Elvire.

Colas. Cordier. Victor.

6 PIERRE. — *Le moyen d'être malheureux quand vous me regardez avec ces yeux-là.*
ELVIRE. — *Excusez-moi, je n'en ai pas d'autres.* (ACTE II.)

7 VICTOR. — *Le 11 j'étais dans mon lit, on m'a opéré de l'appendicite... J'ai assez souffert... allez !* (ACTE IV.)

8 CORDIER. — *J'aurais préféré que vous ayez connu Pierre il y a un an et l'antiquaire il y a deux jours.* (ACTE IV.)

9 ELVIRE. — *J'espère que tu t'en tireras bien, Victor.*
VICTOR. — *Probablement deux ans, comme tu me l'avais prédit.* (ACTE IV.)

10 ELVIRE. — *C'est difficile de placer des aspirateurs.*
PIERRE. — *Moins difficile que de les voler.* (ACTE II.)

Photographies Lipnitzki.

Cordier. Pierre. Elvire. Colas.

Elvire. Victor. Le Commissaire. 1er Inspecteur.

Elvire. Pierre.

ÉDITION GOUFFÉ

GOUFFÉ

46-48-50, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS

Maison fondée en 1828 DID. 87-60

Pour toute modification ou installation nouvelle de votre intérieur, écrivez-nous et nous vous adresserons GRATUITEMENT l'Art chez soi.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 1er trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.

Supplément au N° 180 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.